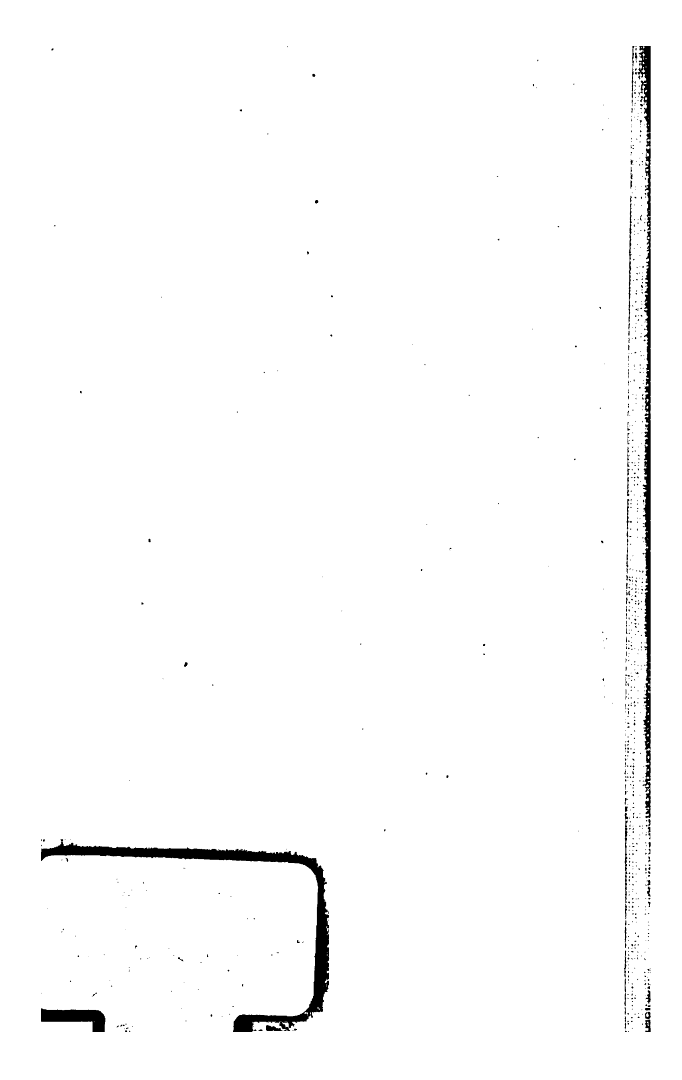


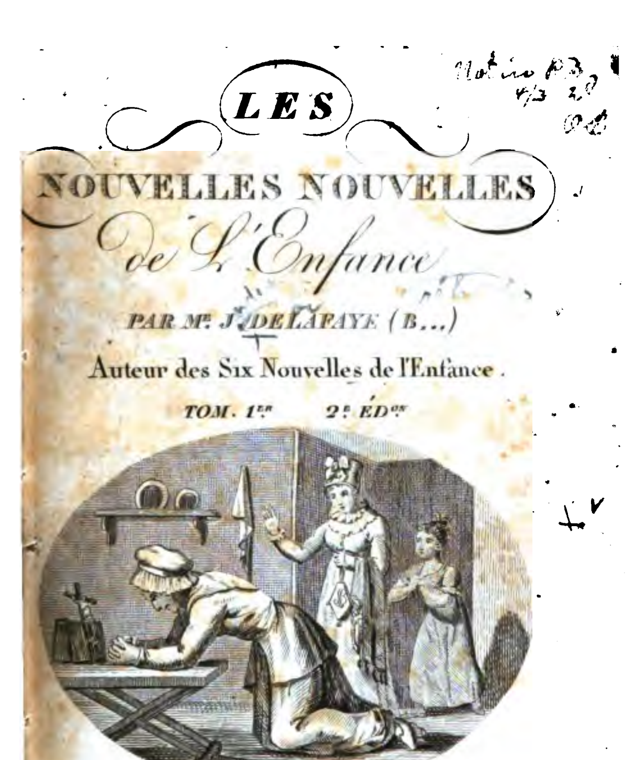


Delafaye
NAS

Tom. I. **FRONTISPICE.**



Théodore et son Précepteur. 1re Nouvelle.



LES NOUVELLES NOUVELLES de l'Enfance

PAR Mr. J. DELAFAYE (B...)

Auteur des Six Nouvelles de l'Enfance.

TOM. 1er 2e ÉDon

Pauline, 2e Nouvle.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION,

D'ALEXIS EYMERY, Rue Mazarine, No. 30.

(1820)

LES NOUVELLES NOUVELLES DE L'ENFANCE,

PAR

Mme J. DELAFAYE (B***)

Auteur des Six Nouvelles de l'Enfance.

3e ÉDITION.

TOME PREMIER.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n° 30.

1825.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Enfans de la Providence (les), ou Aventures de trois jeunes orphelins ; 4 v. in-18, 16 gr.; prix, 6 fr., col., 8 fr.

Petits Béarnais (les). ou Leçons de morale convenable à la jeunesse ; 2e éd.; 4 v. in-18, 16 gr.; prix, 6 fr., col., 8 fr.

Soupers de famille (les), ou Nouveaux Contes instructifs et amusans, pour les enfans ; 4 v. in-18, avec gr.; prix, 5 fr., col., 7 fr.

Nouvelle Antigone (la), 1 v. in-18, gr.; prix 1 fr. 25 c., col., 1 fr. 58 c.

OUVRAGES DIVERS.

Abrégé de l'Histoire Universelle ; par M. le comte de Ségur : Histoire ancienne, 25 v. in-18. 75 cartes ou gr.; prix, 50 fr., col., 62 fr. 50 c.

On vend séparément l'*Histoire ancienne*, proprement dite ; 9 v. in-18, gr.; prix, 18 fr., col., 23 fr.

—— *Histoire Romaine*, 7 v. in-18, gr.; prix, 14 fr., col., 18 fr.

—— *Histoire du Bas-Empire*, 9 v. in-18, gr.; prix, 18 fr., col., 23 fr.

Petits marchands ambulans, ou L'Education de la nécessité, par Mme L. S. Langlois ; 3 v. in-18, gr.; prix, 4 fr., col., 5 fr.

Enfans voyageurs (les), ou les Petits Botanistes, par Mme Guénard, la partie botanique revue et annotée par M. Desfontaines, de l'Institut ; 4 v. in-18, avec près de 200 vignettes ; prix, 8, fr. col., 12 fr.

Neladir, ou le Petit Berger de Bassora, conte

moral tiré de l'arabe, pour servir à l'amusement de la jeunesse, par M. Masseling; 1 v. in-18, gr.; prix, 1 fr. 50 c., col., 2 fr.

Monde en miniature (le), ou les Contrastes de la vie humaine, représentés dans une suite de 40 tableaux, composés et dessinés par Bergeret, gravés par d'habiles artistes. Ouvrage destiné à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse, par Masseling; 1 v. in-8° oblong, cartonné élégamment; prix, 6 fr., col., 10 fr.

Quatre Ages de la vie (les), par M. le comte de Ségur; 1 v. in-12, orné de jolies gravures; prix, 5 fr., vélin, 10 fr.

Beautés de la Nature, ou le Salon d'été, in-18, gr.; prix, 1 fr.

Bible en Estampes (la), avec un texte explicatif, et 74 vig. d'après Raphaël, et les plus grands maîtres; 1 v. in-8° oblong, gr.; prix, 5 fr., col., 7 fr.

Leçons choisies à l'usage des écoles primaires de France, par M. F. Alexandre, officier de l'Université royale : ouvrage approuvé par l'université, in-12, cartonné; prix, 1 fr. 50 c.

Cabinet du Petit Naturaliste, par Mme Dufrenoy, 3e éd., 1 v. in-18, gr.; prix, 1 fr. 80, col., 2 fr. 50 c.

Cabinet des Enfans, ou le Marchand de joujoux moralistes, 2e éd., 1 v. in-18, gr.; prix, 1 fr. 50 c., col., 2 fr.

Choix de Fables d'Esope, 2e éd., in-18, gr.; prix, 1 fr. 50 c., col., 2 fr.

—— de La Fontaine, *idem*.

Fables de Fénélon, *idem*.

PRÉFACE.

En donnant une suite à mes six Nouvelles, je n'avais pas l'intention de graduer l'âge de mes héros. Cependant, il me semble que l'ouvrage que je publie aujourd'hui convient à des lecteurs moins jeunes que ne le supposait le premier. Je crains même qu'on ne m'accuse d'être sortie tout-à-fait des bornes que je m'étais prescrites dans les *Deux Histoires* ou *le Retour du soldat*. C'est un homme de trente-deux ans qui en est le principal acteur;

à la vérité il n'y parle que des aventures de son jeune âge, et je pense qu'à dix ans on pourrait comprendre tout ce qu'il dit. Au surplus, dans cet ouvrage, comme dans le précédent, les enfans, de quelque âge qu'ils soient, ne trouveront rien de contraire à la morale. C'est à quoi je promets d'être toujours fidèle.

Retirée à la campagne, à cent trente lieues de Paris, je réclame l'indulgence des parens pour les fautes qui pourraient se trouver dans mon livre, puisque je ne suis pas à même d'en suivre l'impression. Je le confie, il est

vrai, à un esprit plus exercé et plus instruit que le mien; mais dont les occupations sont nombreuses.

Je m'étais hasardée à joindre à ces Nouvelles un air et un accompagnement de lyre ou de guitare que j'avais faits pour la romance du Passereau. Les quatre premiers vers ne sont qu'une espèce de refrain qu'on peut répéter si l'on veut à la fin de chaque couplet, ou chanter dans l'ordre où ils sont écrits dans la Nouvelle. Ceux à qui j'ai fait entendre cet air avec la lyre en ont paru satisfaits; mais, outre que ce n'est pas une raison pour

que cela soit bon, rien ne sera si aisé que d'y accommoder un autre air, si l'on juge que cela puisse amuser. La gravure aurait entraîné des frais, je l'ai donc supprimée, mais j'ai conservé la romance : il y en a si peu à la portée des enfans, que celle-ci pourra leur être agréable.

THÉODORE

OU

LA VÉRITABLE MANIÈRE

DE FAIRE LE BIEN.

PREMIÈRE NOUVELLE.

Théodore et son précepteur entrèrent un dimanche, en se promenant, dans une petite église de village; elle était sombre et peu décorée, quelques cierges brûlaient sur l'autel orné de fleurs et de coquillages; elle était remplie de villageois dont

le recueillement annonçait l'attention. C'était l'heure du sermon : on n'entendait dans cette enceinte que la voix paternelle du curé que l'obscurité laissait à peine apercevoir. Les deux étrangers arrêtèrent avec respect à l'entrée de ce temple ; ils craignirent d'en troubler la sainteté par le bruit de leurs pas. Le curé prêchait sur la Charité.

— Mes chers enfans, disait-il, vous êtes pauvres, je le sais, mais vous ne l'êtes pas plus que la veuve de l'évangile, qui avait mis dans le tronc la dernière pièce qui lui restait. L'or que le riche distribue a bien moins de valeur

aux yeux de l'Éternel, que le denier de l'indigence; nos aumônes n'ont de mérite qu'autant qu'elles nous coûtent de privations. Que le jeûne d'hier ne serve donc point à rendre aujourd'hui votre repas plus abondant, mais que le prix de ce repas que vous eussiez fait soit ajouté à vos aumônes, et procure aux malheureux un soulagement de plus. On n'est réellement charitable qu'en partageant un peu la misère qu'on veut adoucir.

Tel était le sujet du sermon qu'écoutait Théodore. Le précepteur remarquait avec plaisir l'impression qu'il faisait sur son

jeune élève; ils ne sortirent de l'église qu'après qu'il fut achevé. Théodore paraissait rêveur.

— A quoi pensez-vous donc? lui demanda le précepteur.

— Je songe à ce que je viens d'entendre, répondit Théodore. Je croyais aimer la bienfaisance, mais je ne me rappelle pas que son exercice m'ait jamais coûté quelques privations: j'ai cependant donné avec plaisir, je pensais faire le bien.

— Vous le faisiez aussi, mon cher Théodore, mais sans un grand mérite; cet argent, acquis sans peine, puisque vous le tenez de la libéralité de vos parens, ne

vous coûte rien à donner: votre bourse vide est remplie de nouveau, et s'ouvre également au malheur et à la frivolité. Quand un pauvre vous implore d'une voix suppliante, il excite votre pitié; et c'est pour satisfaire à cette impression que vous le secourez: l'instant d'après vous n'y songez plus.

—Mon ami, reprit Théodore, mon père est chéri de tous ses vassaux à cause du bien qu'il leur fait. Il ne refuse aucun des malheureux qu'il rencontre; tout le monde s'accorde à le regarder comme un homme bienfaisant: cependant je n'ai jamais

remarqué que ses dons opérassent quelque changement dans sa manière de vivre.

— Il est néanmoins certain que cela arrive fréquemment, continua le précepteur. Votre père est très-riche ; mais il ne l'est point assez pour exercer la bienfaisance à laquelle il se livre, sans s'imposer des privations, ou sans déranger sa fortune : il est trop sage pour sacrifier l'une ; soyez donc sûr qu'il n'évite pas les autres. Ses plaisirs sont si différens de ceux que vous prenez, qu'il peut en supporter la privation sans que vous le sachiez : il ne le dit point, parce que la véri-

table bienfaisance s'exerce en secret, et ne recherche point les éloges.

Arrivés au château, ils y trouvèrent de la compagnie; Théodore embrassa ses parens, et s'assit à côté de sa mère, qui lui demanda des nouvelles de sa promenade. Il parla du sermon qu'il avait entendu.

— Ah! c'est notre bon curé qui prêchait, dit une dame de la compagnie, c'est l'homme le plus charitable qui soit au monde; il connaît tous les pauvres des environs, il leur donne tout ce qu'il possède, et ne vit que de pain et de légumes qu'il accom-

mode lui-même grossièrement. Toujours gai, aimable, indulgent, il n'importune personne pour les porter à la bienfaisance; mais pour peu qu'on y soit disposé, il vous y décide d'une manière engageante et toute pleine de charmes; le plus pauvre des indigens qu'il soulage est en quelque sorte moins misérable que lui.

Ces paroles émurent encore davantage le cœur de Théodore, et lui inspirèrent un vif désir de connaître le bon curé. Le lendemain matin il se leva de bonne heure, avec la résolution d'aller le trouver; il voulait lui porter

sa bourse pour qu'il en disposât en faveur des malheureux. Théodore sortit sans avertir son précepteur, et sous prétexte d'aller herboriser; au bas de l'avenue il rencontra le garde-chasse qui conduisait en lesse un beau chien courant.

— Ah! M. Théodore, lui dit-il, j'allais vous chercher pour vous faire voir ce chien : si vous voulez l'acheter, il ne tient qu'à vous.

— Vraiment! je le veux bien, s'écria Théodore avec joie; conduisez-le à la maison : comme il est beau! Mon cousin le chevalier n'en a point comme cela;

quelles soies ! quelles oreilles !

— Et quelle régularité dans les taches ! reprit le garde-chasse ; voyez : une, deux ! une, deux ! on le dirait peint. Sa bonté égale sa gentillesse ; il dépasse un lièvre en dix minutes ; et de plus il n'est pas cher.

— De quel prix est-il donc ? demanda Théodore avec un peu d'inquiétude.

— On n'en demande que cinq louis.

C'était la somme que Théodore allait offrir au curé ; un combat secret s'éleva dans son cœur entre le désir de secourir

les indigens et celui de posséder le beau chien; cependant il triompha du dernier, et dit avec effort au garde-chasse :

Mon pauvre Picard, je ne puis l'acheter à présent....

— Pourquoi donc, monsieur Théodore ? Vous aviez un si grand désir de trouver un beau chien de chasse. Vous ne rencontrerez jamais son pareil, il vaut dix louis comme un liard : si vous n'avez point d'argent, monsieur votre père vous en donnera.

— Non, Picard, il m'est impossible de le prendre : je le regrette beaucoup, mais je ne le

prendrai pas... Cependant, attends un peu... il me semble que j'ai dans ma cassette assez d'argent pour... Mais non, je n'ai précisément que ce qu'il me faut pour acheter à ma mère le présent que je lui destine à sa fête, ainsi n'y pensons plus. Va, mon pauvre Picard, emmène ton chien, de peur qu'il ne me tente; laisse-moi le caresser auparavant ; comment se nomme-t-il ?

— Médor.

— Beau Médor ! tu aurais été bien heureux avec moi. Adieu, je te souhaite un bon maître.

En disant ces paroles, Théodore s'éloigna rapidement, fier

de la victoire qu'il venait de remporter.

— Voilà une privation, se disait-il en lui-même, et le bien que je vais faire m'aura coûté quelque chose.

Le garde-chasse, encore tout étonné de la conduite de Théodore, le regardait s'éloigner en sautant de joie, lorsque le père du jeune homme lui demanda ce qu'il faisait là; Picard lui raconta le sujet de son étonnement; le père de Théodore le partagea d'autant plus qu'il savait que son fils ne manquait point d'argent.

—Picard, dit-il, je t'achète ce

chien, conduis-le au château; mais n'en dis rien à Théodore.

Le garde-chasse obéit, et le bon père suivit de loin les pas de Théodore.

Le jeune homme arriva à la maison du bon curé; il le trouva dans son jardin entouré de petits enfans auxquels il apprenait à lire.

—Mon ami, dit-il à Théodore, asseyez-vous là sur ce banc jusqu'à ce que j'aie achevé ma petite école; ensuite je serai tout à vous.

Théodore le salua respectueusement, et alla se placer en silence à l'endroit qu'il lui avait indiqué:

de là il considérait d'un œil attendri ce bon vieillard, dont la tête vénérable était blanchie par les années. Les jeunes enfans qui l'environnaient semblaient tous lui appartenir, tant par la tendresse qu'il leur témoignait que par celle qu'il paraissait leur inspirer; il adressait à l'un un sourire, à l'autre une sage exhortation. Lorsque l'école fut achevée, il prit un gros livre rempli d'images, et les distribua à ses jeunes élèves suivant le degré de leur application. Les petits enfans le quittèrent fort satisfaits.

—Maintenant que nous sommes seuls, dit-il à Théodore,

apprenez-moi, mon enfant, ce qui me procure le plaisir de vous voir : je ne crois pas avoir celui de vous connaître; vous n'êtes pas de ce village ?

— Non, monsieur, répondit Théodore avec timidité ; mes parens demeurent de l'autre côté de la montagne : vous ne m'avez jamais vu, mais moi je vous connais, et je viens vous prier de me rendre un service.

— De tout mon cœur, mon ami; je suis bien aise que vous ayez de la confiance en moi. Voyons, expliquez-vous avec assurance ; quoique vieux, je ne suis pas bien méchant. Je sup-

pose, à votre air embarrassé, qu'il s'agit de réparer quelque faute.....

—Oh ! non, M. le curé, ce n'est point cela, je vous assure.

— Tant mieux, mon fils, tant mieux; mais si ce n'est point une faute qui vous amène, est-ce le besoin d'un conseil utile ?

—Oui, Monsieur. J'ai des parens dont la tendresse ne me refuse rien : tous les mois ils me donnent de l'argent pour mes plaisirs. Mon père est un homme bienfaisant ; je voudrais lui ressembler. On m'a dit que vous connaissiez tous les pauvres, et je viens vous prier de prendre

mon argent pour le leur distribuer selon leurs besoins.

—Embrassez-moi, mon enfant, s'écria le bon curé en pleurant de joie.

Théodore se jeta dans ses bras, et ses larmes coulèrent aussitôt.

—Bien heureux est le père d'un tel fils, poursuivit le vieillard! Quel est votre âge? Comment vous nommez-vous?

—J'ai douze ans; je m'appelle Théodore.

—Théodore, votre vie entière sera couverte de bénédictions: ne craignez aucun malheur tant que vous conserverez votre vertu.

Mais dites-moi, cher enfant, votre père connaît-il vos bienfaisantes résolutions ?

—Non, M. le curé : mon précepteur m'a dit que, pour faire le bien, il fallait l'exercer en secret.

— Il a raison, mon cher Théodore. Voilà plusieurs années que je reçois des sommes considérables pour les indigens, de la part d'un homme dont j'ai longtemps ignoré le rang, le nom et la demeure : tout ce que je savais, c'est que c'était un homme vertueux, et que Dieu le récompenserait de sa bienfaisance : le hasard me l'a fait connaître. Vous

serez comme lui, mon enfant. Cependant je veux que vous m'accompagniez dans les demeures où je vais répandre vos bienfaits : je vous dois cette douce récompense. Avez-vous déjeuné, Théodore ?

— J'étais si impatient de vous voir, que je n'en ai pas pris le temps.

— Je n'ai que du pain bis à vous offrir ; mais à votre âge on a bon appétit.

Le curé lui donna un morceau de pain, il en prit un lui-même, et tous deux se mirent gaîment en route. Ils s'arrêtèrent à une chaumière peu éloignée

du village : c'était la demeure d'une pauvre veuve, chargée de sept enfans, dont le plus grand était de l'âge de Théodore. L'intérieur de cette maison annonçait une grande misère; mais tout y était propre et bien rangé, quoiqu'il fût assez matin. Deux des enfans, malades de la rougeole, étaient couchés sur de mauvaises paillasses. La mère distribuait aux cinq autres les restes d'un pain noir. Son rouet chargé de lin, et placé devant une chaise, annonçait qu'elle venait de le quitter.

—Bonjour, Mathurine, dit le curé en entrant; bonjour, mes

petits amis, poursuivit-il en voyant les enfans sauter de joie à son arrivée; eh bien! comment se porte-t-on?

— Hélas! bien doucement, M. le curé, répondit la pauvre veuve : ces deux malheureux enfans ont toujours la fièvre; les autres se portent bien jusqu'à présent, mais j'ai bien peur qu'ils ne gagnent la maladie de leurs frères.

— Et vous, Mathurine, vous avez l'air fatiguée : est-ce que vous avez passé la nuit?

— Il le faut bien, M. le curé. Depuis qu'ils sont malades, ces enfans m'occupent davantage,

et le travail n'avance pas. Nous n'avons plus de pain, il faut que je me hâte de reporter mon fil pour en acheter. Il est si dur, mon cher Monsieur, de n'avoir pas de pain à donner à ses enfans ! Ce sont surtout ces deux qui souffrent, qui me font de la peine.... Ils me demandent toujours quelque chose, et je n'ai rien à leur donner.

Ici la pauvre Mathurine ne put retenir ses larmes. Théodore serra la main du bon curé.

— Mathurine, reprit le sage vieillard, n'avez-vous plus de confiance en Dieu ? Ne savez-vous pas qu'il prend soin de la

veuve et de l'orphelin ? Jusqu'à présent le pain et le travail ne vous ont pas manqué. Le Seigneur choisit aujourd'hui ce jeune enfant, que vous voyez, pour répandre sur vous ses bienfaits. Je vous apporte de sa part une partie de l'argent que le père de ce jeune homme lui donne pour ses plaisirs : achetez-en du pain à vos enfans, et priez Dieu pour Théodore.

En écoutant ces paroles, la pauvre mère pleurait encore ; mais ses larmes n'avaient plus d'amertume.

— Ah ! M. le curé ! Ah ! bon jeune homme ! Ah ! mes chers

enfans ! disait-elle d'une voix entrecoupée. Oh oui ! je prierai Dieu pour vous, tous les jours de ma vie.

— Ah ! que je suis bien aise de n'avoir point acheté Médor, s'écria vivement Théodore en quittant la chaumière de Mathurine !

— Qu'est-ce que c'est que Médor, demanda le bon curé ?

Théodore rougit, il venait de se trahir, et fut obligé d'apprendre au vieillard le sacrifice qu'il avait fait. Ce dernier l'en aima encore davantage.

Ils arrivèrent dans un hameau,

et entrèrent chez un tisserand où le curé avait mis un orphelin en apprentissage. Cet orphelin, appelé Pierre, était estropié d'une main, et ne pouvait plus travailler; le tisserand avait de la famille; jusqu'à présent il avait gardé Pierre chez lui en attendant sa guérison; mais il ne le pouvait plus sans faire de tort à ses propres enfans. Du reste il rendit un bon témoignage de la conduite de son apprenti. Le curé lui donna quelque argent de la part de Théodore pour qu'il gardât le pauvre Pierre dont la guérison paraissait être prochaine; et de nouvelles bé-

nédictions les accompagnèrent à leur départ.

Ils continuèrent ainsi leur course bienfaisante. Théodore remarqua avec attendrissement que le respectable curé était reçu partout comme un ange consolateur. Après avoir visité un vieillard malade, et procuré de l'ouvrage à un père de famille, ils revinrent chez le bon curé.

Théodore obtint la permission de l'accompagner le plus souvent qu'il serait possible, et retourna au château, le cœur rempli de joie.

Son père l'y attendait avec une vive impatience ; il avait suivi de

loin Théodore, il l'avait vu entrer chez le curé ; il les avait vus se rendre ensemble dans la chaumière de Mathurine : son cœur avait deviné le reste. Cependant il voulut éprouver la discrétion de son fils.

Lorsque Théodore entra dans le cabinet de son père, il jeta un cri de surprise en voyant Médor couché sur un fauteuil.

—Ah ! mon père ! s'écria-t-il avec joie, vous avez donc acheté ce beau chien ?

—Oui, mon cher Théodore ; cela paraît te faire beaucoup de plaisir ; cependant tu l'as refusé.

— Picard vous l'a dit ! demanda Théodore.

— Il m'a dit que tu ne pouvais l'acheter dans ce moment. Cependant, mon fils, il me semble que ta bourse doit être assez bien garnie ; je t'ai donné hier cinq louis : comment se peut-il que tu n'aies plus d'argent ?

Théodore baissa les yeux et ne répondit rien. Son père continua :

— Mon dessein n'est pas de te demander tyranniquement compte de l'argent que je te donne, mon ami ; mais il me ferait de la peine que tu le prodiguasses sans nécessité.

—Mon père, reprit Théodore en l'embrassant, je vous promets que je n'en ai point fait un mauvais usage.

—Eh bien! je suis tranquille, mon cher fils, répliqua le bon père, avec une émotion qu'il avait de la peine à contenir. Demain matin, je déjeune avec un de mes anciens amis, je veux que tu sois des nôtres, Théodore; je suis certain que tu en seras satisfait.

Théodore quitta son père pour aller se livrer à ses études. Une douce joie le suivait partout; à chaque instant ses yeux se remplissaient de larmes au souvenir de la pauvre veuve qu'il avait

consolée. Le soir, en faisant sa prière, il pensa qu'à cette même heure ces infortunés priaient pour lui, et sa confiance en Dieu devint plus grande. Le jour suivant il se rendit à l'invitation de son père. A peine était-il descendu qu'on annonça l'étranger.

Théodore reconnut le bon curé, et se jeta à son cou.

— Que vois-je ! Monsieur, dit le vieillard, vous êtes le père de cet enfant ! Béni soit l'Éternel qui vous comble de ses faveurs. Mon cher Théodore ! voilà celui dont la main charitable nourrit les pauvres sans en être connu ; c'est l'homme vertueux dont je

vous parlais hier matin ; et vous, Monsieur, apprenez que cet enfant....

— Je sais tout, mon ami, interrompit le père de Théodore, je connais tout mon bonheur. Si j'ai fait quelque bien dans ma vie, j'en obtiens en ce moment la plus délicieuse récompense.

Instruite d'avance par son époux, la mère de Théodore vint le serrer dans ses bras, en bénissant le ciel de l'avoir rendue mère.

— Heureux celui qui entend ses parens se réjouir de l'avoir mis au monde, s'écria le bon vieillard, en essuyant ses yeux remplis de larmes !

PAULINE.

DEUXIÈME NOUVELLE.

Il faisait un froid insupportable. Madame d'Hermilly, enveloppée de fourrures et renfermée dans son équipage, traversait la rue Saint-Honoré, lorsqu'un embarras de voitures força la sienne de s'arrêter. Elle s'approcha de la portière et vit une petite fille d'environ dix ans qui paraissait implorer son assistance; de minces vêtemens presque en lambeaux la défen-

daient mal des rigueurs de la saison; elle tendait une main tremblante à Mme d'Hermilly, et des larmes coulaient le long de ses joues sans que sa bouche parût proférer une seule parole.

Mme d'Hermilly était jeune et peut-être sensible; mais la frivolité de son caractère nuisait à cette heureuse qualité. Ses impressions toujours vives se succédaient rapidement, et finissaient par ne produire aucun effet.

Néanmoins, la vue de cette pauvre petite l'intéressa tellement qu'elle eut le courage de

lever la glace de sa voiture pour l'inviter à se rendre à son hôtel. Elle accompagna cette invitation d'une pièce d'or, et d'une carte sur laquelle était son adresse. La voie publique se trouva libre. Mme d'Hermilly arriva au Palais-Royal, chez Mme Leroy, sa marchande de mode, où de nouvelles formes de chapeaux lui firent entièrement oublier la jeune infortunée qu'elle avait secourue.

Celle-ci, que rien ne pouvait distraire de sa misère, se présenta le même jour chez la jeune dame. En la voyant si mal vêtue, le portier refusa durement

de la laisser entrer : en vain elle lui présentait la carte qu'elle avait reçue ; il s'obstinait à croire que le hasard seul l'avait fait tomber entre ses mains. La pauvre petite prit le parti de s'asseoir sur le banc qui était à la porte de l'hôtel, dans l'espérance que, si Mme d'Hermilly venait à sortir, elle la reconnaîtrait. Le portier voulait encore la renvoyer de là, lorsqu'un vieux domestique, qui appartenait à Mme d'Hermilly, prit sa défense.

— Augustin, dit-il au portier, pourquoi rudoyer ainsi cette pauvre enfant et refuser de l'entendre ? Elle a sans doute quelques

raisons pour s'obstiner à parler à Madame : parce que nous ne manquons de rien aujourd'hui, faut-il être impitoyable envers elle ? Qui nous assure qu'un jour nos enfans n'auront pas le même sort ?

Augustin, ne sachant que répondre, rentra dans sa loge en murmurant. Le bon François s'approcha de la petite malheureuse : il l'interrogea avec bonté, et lui promit de parler d'elle à Mme d'Hermilly ; en attendant, il la conduisit à deux pas chez une fruitière, qui était sa femme.

— Ma chère Claudine, dit-il à cette dernière, je sais que tu

es bonne, c'est pourquoi je t'amène cette pauvre petite : elle sera mieux ici que dans la rue, où l'on meurt de froid. Fais-la se réchauffer un peu pendant que j'irai parler pour elle à Madame.

Claudine établit la jeune étrangère au coin de son foyer, et l'engagea à manger quelque chose. François retourna à l'hôtel.

Mme d'Hermilly venait de quitter une compagnie assez nombreuse, et commençait à sentir le vide qu'elle laisse ordinairement après elle : elle prit un livre, et alla s'asseoir négligemment sur un canapé : un moment après elle s'ennuya de

lire, et sonna pour qu'on lui apportât son métier à broder. François, qui n'attendait que l'occasion de se présenter chez elle, entra aussitôt.

—Où est Élise? demanda Mme d'Hermilly.

—Elle est là, Madame, répondit François : mais j'ai pris la liberté de venir à sa place, pour parler à Madame d'une pauvre petite mendiante, à qui Madame a eu la bonté de donner son adresse dans la rue St.-Honoré.

—Ah! oui, je me la rappelle, reprit la jeune dame : elle paraissait bien à plaindre; où est-elle à présent?

—Le portier ne voulant pas la laisser entrer dans l'hôtel, je l'ai conduite chez ma femme, en attendant que Madame ait la bonté de la voir.

— Vous avez fort bien fait, mon cher François. Dites à Augustin que je le chasse pour avoir été dur envers une misérable.

— Pardon, madame ; Augustin croyait sans doute bien faire : il a de la famille, que deviendrait-il en quittant la maison ? Une réprimande suffirait sans doute pour le rendre moins rigoureux une autre fois.

— Eh bien ! je consens qu'il

reste; mais surtout ne manquez pas de me l'envoyer ce soir, je veux lui donner une leçon. Allez me chercher la petite fille.

La jeune enfant parut. Mme d'Hermilly voulut connaître sa situation, et ce que faisaient ses parens.

Pauline, c'était le nom de la petite mendiante, était fille de la veuve d'un porteur d'eau. Après la mort de son mari, Geneviève avait continué de fournir ses pratiques, et placé Pauline en apprentissage chez une lingère : le travail et l'économie de Geneviève rendaient leur sort assez doux : elles ne devaient rien à

personne, et trouvaient encore le moyen de s'entretenir proprement; mais Geneviève eut le malheur de se casser la jambe. On la transporta dans un hospice : Pauline allait la voir tous les jours aussi long-temps qu'on le lui permettait. Quelques personnes charitables la nourrissaient tour à tour. Au bout de trois mois, Geneviève sortit de l'hospice, ne marchant qu'avec peine à l'aide de deux béquilles, et incapable de travailler : elle vendit peu à peu les meubles de son petit ménage, tant pour se nourrir que pour payer son loyer. Il ne lui restait plus qu'une pail-

lasse, sur laquelle elle couchait avec Pauline. Le terme de leur loyer approchait, et le propriétaire lui avait signifié de sortir ou de lui donner de l'argent. Ces deux infortunées faisaient bien quelques petits ouvrages; mais, outre qu'elles n'en avaient pas toujours, le peu d'argent que ce travail leur procurait, servait à acheter du pain.

La veille du 15 janvier, elles n'avaient ni pain ni argent, et le lendemain il fallait donner 15 francs au propriétaire, ou se résoudre à demeurer dans la rue.

Toute la nuit, la pauvre Gene-

viève ne fit que pleurer et prier. Pauline, assise à côté d'elle sur un mauvais tabouret, partageait ses prières et ses larmes.

—Ma chère maman, lui disait-elle, qu'avons-nous fait à Dieu, pour qu'il nous rende si malheureuses?

—Oh! mon enfant, reprit la mère, garde-toi bien de parler ainsi : Dieu est plus sage que nous; tout ce qu'il fait est pour notre bien. Si nous ne sentons que le mal, c'est que nous sommes trop aveugles pour discerner ce qui nous est le plus utile : mais ayons de la confiance dans le

Seigneur, c'est l'unique ressource qui nous reste.

— Ma chère maman, que ferons-nous demain ?

—Hélas! ma fille, je l'ignore. La seule chose à laquelle je pense, c'est d'aller implorer la miséricorde de nos frères.

Pauline pleura encore plus amèrement.

— Ma chère enfant, reprit Geneviève, calme-toi un peu, je t'en conjure ! si tu savais tout ce que cela me fait souffrir !

—Ah ! maman, est-il possible que nous soyons obligées d'aller mendier notre pain ? J'en mourrais de chagrin et de honte!

— Eh bien! mon enfant, tu resteras ici; j'irai toute seule.

— Non, non, je ne vous laisserai point aller ainsi sans moi. Si je pleure, c'est pour nous deux. Nous irons l'une et l'autre, ma chère maman : tant que vous avez pu gagner de l'argent vous m'en avez donné; à présent que vous n'en avez plus, nous en demanderons ensemble.

Aussitôt que les boutiques furent ouvertes, Geneviève et Pauline se disposèrent, en pleurant, à commencer leur triste journée : la pauvre veuve prit ses béquilles; mais pendant la nuit, sa jambe s'était tellement enflée,

qu'elle ne pouvait faire un pas sans jeter un cri de douleur.

— Hélas ! je ne puis marcher, reprit-elle en fondant en larmes, et se laissant tomber sur sa chaise.

Pauline la serra dans ses bras.

— Ma pauvre maman, puisque Dieu me laisse la santé, c'est qu'il veut que je vous épargne cette humiliation : je vais lui obéir. Adieu, ma bonne mère ; priez pour votre Pauline : je reviendrai bientôt.

Geneviève cacha son visage entre ses mains, et Pauline se hâta de descendre l'escalier : elle erra timidement dans les rues,

ne sachant encore comment elle ferait pour demander l'aumône. Arrivée dans la rue Saint-Honoré, elle s'appuya contre une borne, et pria Dieu dans le fond de son cœur de lui donner le courage qui lui manquait. C'est en ce moment qu'elle aperçut madame d'Hermilly, et reçut d'elle une pièce d'or de 20 fr. Pauline s'empressa de retourner chez elle.

— Tenez, dit-elle en jetant la pièce d'or sur les genoux de Geneviève, voilà de quoi payer notre terme et acheter du pain. La dame qui me l'a donnée m'a laissé son adresse pour que j'aille

la trouver : je lui dirai combien nous sommes malheureuses, et sans doute elle viendra à notre secours.

Ce récit intéressa vivement madame d'Hermilly ; plusieurs fois en l'écoutant ses yeux s'étaient remplis de larmes.

—Ma chère petite, dit-elle à Pauline, votre espérance en moi ne sera pas déçue : je prendrai soin de vous et de votre mère. Voici quelque argent pour lui procurer ce dont elle a le plus besoin ; et quant à vous, je vous garde auprès de moi pour me servir.

Elle fit venir Élise, et lui remit Pauline, afin qu'elle l'habillât proprement. Pauline était jolie et bien faite, elle enchanta madame d'Hermilly, qui prit pour elle une amitié fort vive.

Les autres domestiques de l'hôtel ne virent point sans jalousie la faveur dont jouissait Pauline : ils se liguèrent tous contre elle pour lui faire éprouver mille humiliations, dont son bon cœur l'empêchait de se plaindre à sa maîtresse. L'honnête François seul était son défenseur : elle cachait ses peines à Geneviève, de peur de l'affliger. Pendant quelques semaines, ma-

dame d'Hermilly s'occupa de cette dernière; mais bientôt, suivant son caractère léger, elle finit par n'y plus penser. Pauline, bien nourrie et bien vêtue, ne recevait point de gages : satisfaite jusque-là des libéralités de la jeune dame, elle ne désirait rien de plus. Cependant, lorsque madame d'Hermilly cessa de prendre soin de Geneviève, Pauline se trouva bien embarrassée; elle n'osait rien demander pour sa mère. Geneviève commençait à marcher un peu, et travaillait chez elle lorsqu'on lui procurait de l'ouvrage; mais cette ressource n'était pas suffisante. Pauline

travaillait de son côté dans tous les instans dont elle pouvait disposer : elle ne prenait que la moitié de ses repas, et réservait toujours l'autre pour sa mère. Geneviève, malgré les soins de Pauline, ne tarda point à s'apercevoir de l'abandon de madame d'Hermilly : plusieurs fois, en voyant Pauline, elle remarqua que ses yeux étaient rouges, et qu'elle avait pleuré. La bonne Geneviève ne put y tenir davantage : elle pressa sa fille de s'expliquer, et la petite lui ouvrit son cœur.

Alors Geneviève se décida à aller trouver madame d'Her-

milly, pour la prier de donner des gages à Pauline. Madame d'Hermilly reçut fort mal cette proposition : elle cria à l'ingratitude, et dit à Geneviève qu'elle pouvait reprendre sa fille, si ce qu'elle faisait pour elle ne lui convenaït pas.

—Madame, lui répondit Geneviève, mon intention n'était pas de vous offenser. Ma fille et moi nous ne perdrons jamais le souvenir de vos bontés, et je n'ai garde de l'ôter de votre maison, tant que vous prendrez quelque intérêt à son sort. Excusez-moi si le désir de tranquilliser cette enfant m'a conduite auprès de

vous : une panvre mère est quelquefois bien à plaindre.

Geneviève se retira en achevant ces paroles ; mais depuis cet instant Mme d'Hermilly montra plus de froideur à Pauline. La mère de la jeune dame, au contraire, s'y attachait chaque jour davantage. Dans la crainte d'affliger sa fille, qui paraissait d'abord l'aimer vivement, elle n'avait point voulu la lui demander. Cette dame, nommée Mme Dercourt, ignorait le changement de Mme d'Hermilly, elle demeurait à Saint-Cloud, et descendait chez sa fille lorsqu'elle venait à Paris. Son appartement n'était

pas éloigné de celui de la femme de chambre, et Pauline couchait à côté de cette dernière, dans un petit cabinet. Une nuit, que Mme Dercourt ne pouvait dormir à cause de la grande chaleur, elle se leva et alla ouvrir sa fenêtre ; il était deux heures du matin : elle vit avec surprise de la lumière dans le cabinet de Pauline. Mme Dercourt traverse doucement un passage qui y conduisait ; elle trouve la jeune fille endormie sur sa chaise, à côté d'une petite table : une bande de festons était encore entre ses mains. Mme Dercourt l'éveille.

— Pourquoi n'êtes-vous pas

couchée, Pauline? lui demanda-t-elle. Il est fort imprudent de veiller ainsi. Est-ce pour ma fille que vous travaillez?

— Non, Madame, répondit Pauline en baissant les yeux.

— C'est donc pour vous?

— Je n'ai pas besoin de cela.

— Mais pour qui donc travaillez-vous ainsi? Vous ne dites rien?... J'en parlerai à ma fille.

— Hélas! Madame, je vous en prie, ne lui parlez point de cela; elle se mettrait en colère.

Mme Dercourt, encore plus étonnée, voulut savoir la vérité,

et Pauline fut obligée de lui avouer qu'elle travaillait ainsi une partie des nuits pour aider sa mère. Mme Dercourt l'embrassa tendrement, et lui promit de l'emmener avec elle à St.-Cloud, ainsi que Geneviève.

— Ma fille est jeune, ajouta-t-elle; elle ne sait pas encore faire le bien d'une manière profitable: les mouvemens de son cœur sont irréguliers. Pour ne pas l'affliger, et pour mieux ménager son amour-propre, je veux feindre d'ignorer toujours un changement qu'elle cherche à me cacher.

Quelque temps après, Mme

Dercourt partit pour St.-Cloud, et écrivit de là à sa fille pour lui demander Pauline: Mme d'Hermilly y consentit de bon cœur. Il fut décidé que Pauline partirait dans deux jours : celui même de la réception de cette lettre, une petite nièce de Mme d'Hermilly, âgée de quatre ans, passait la matinée chez elle, et jouait avec Pauline. L'enfant prit une bague fort riche sur la toilette de sa tante, et s'amusait à la cacher pour la faire chercher à Pauline. Ce petit jeu durait depuis un quart d'heure, lorsque Mme d'Hermilly appela Pauline pour lui parler du désir

de Mme Dercourt. Pendant ce temps, la petite nièce alla cacher la bague dans le cabinet de Pauline, au fond d'un petit coffre, dans lequel étaient ses bandes de festons: elle l'enveloppa dans une bande qui était achevée, et courut chercher Pauline. Cette dernière était allée chez sa mère pour lui faire part de la nouvelle qu'elle venait d'apprendre. La petite nièce s'en fut sans la revoir et la petite bague se trouva ainsi égarée: dès le jour même, Mme d'Hermilly s'en aperçut; on la chercha partout. Élise entra dans le cabinet de Pauline, et voulut voir le petit coffre.

— Non, non, n'ouvrez pas cela, s'écria Pauline; je suis certaine qu'elle n'est point là.

— Mais peut-être, reprit la femme de chambre.

— Je vous dis que j'en suis certaine.

Élise persistait; Pauline s'y opposait avec force, dans la crainte qu'on ne découvrît ses occupations nocturnes. La femme de chambre feignit de céder; mais elle fit part à madame d'Hermilly de l'obstination de Pauline. Mme d'Hermilly se fait apporter le coffre, et demande Pauline: cette dernière arrive, rougit et se trouble en voyant le coffre entre les

mains de Mme d'Hermilly : il ne fermait point à clef.

— Pourquoi donc faites-vous un si grand mystère de cette boîte, dit Mme d'Hermilly ? Tout en parlant ainsi elle l'ouvre, déroule les bandes et la bague va tomber aux pieds d'Élise. La surprise les rendit d'abord toutes trois immobiles.

— Indigne enfant ! s'écria bientôt Mme d'Hermilly en lançant un regard terrible sur la pauvre petite.

— Oh ! Madame ! répliqua Pauline en joignant les mains et fondant en larmes, je vous as-

sure que je ne savais pas qu'elle fût dans ce coffre.

— Vraiment, reprit Élise, cela est croyable, d'après la résistance que vous avez faite quand j'ai voulu y regarder.

Pauline avoua le motif de cette résistance. Son aveu ne persuada point Mme d'Hermilly ; elle la chassa aussitôt de sa présence, et même de sa maison : en vain Pauline se jeta à ses genoux, ses prières et ses larmes ne furent point écoutées ; elle sortit au milieu des injures que lui prodiguaient tous les domestiques de l'hôtel. Le bon François se retira

à l'écart pour éviter de la voir et de lui parler.

Pauline, calomniée, ne voulut point aller chez sa mère : elle savait bien qu'elle était innocente ; mais comment oser dire à Geneviève qu'on l'accusait d'avoir volé ? Pauline marchait sans savoir que devenir ; enfin, elle entra dans une église et pria Dieu de tout son cœur. La prière remit un peu le calme dans son esprit ; elle se rappela la bonne madame Dercourt, et résolut de l'aller trouver à St.-Cloud : il était bien tard lorsqu'elle y arriva. Madame Dercourt, retirée dans ses appartemens, était prête à se

mettre au lit, lorsqu'une servante vint lui dire qu'une petite fille demandait avec instance à lui parler.

— Et quelle est cette petite fille ? répliqua Mme Dercourt.

— Elle dit qu'elle s'appelle Pauline.

— Pauline ! à cette heure ! Faites entrer.

Pauline se présente : accablée de chagrin et de lassitude, elle se jette aux genoux de madame Dercourt ; elle les embrasse en fondant en larmes.

— Ma chère enfant ! qu'avez-vous ? s'écria madame Dercourt.

— Ah ! Madame ! ayez pitié de

moi ! Si vous ne venez à mon secours, je ne sais que devenir. On m'accuse d'être une voleuse, et je vous assure que je suis innocente.

— Bon Dieu ! Pauline, que me dites-vous ? Que s'est-il donc passé ?

Pauline voulut parler, les sanglots l'étouffèrent, et la pauvre enfant s'évanouit aux pieds de Mme Dercourt. Rappelée à elle par les soins de cette bonne dame, elle lui raconta enfin, d'une voix entrecoupée, la scène affreuse qui s'était passée chez Mme d'Hermilly. Mme Dercourt ne put douter de sa sincérité ;

elle calma la douleur de cette enfant, en l'assurant que, dès le lendemain, elle irait la justifier.

Elle partit avec la malheureuse Pauline, et alla d'abord chez la petite nièce de Mme d'Hermilly. L'enfant, interrogée, se ressouvint heureusement de l'endroit où elle avait caché la bague.

Pauline fut justifiée devant tous ceux qui l'avaient crue coupable : Mme Dercourt se rendit ensuite avec elle auprès de Geneviève, à qui Mme d'Hermilly avait fait savoir la prétendue faute de Pauline. Cette pauvre mère, au comble de la douleur, venait de rentrer chez elle, après

avoir cherché sa fille dans toutes les rues de Paris : pâle et baignée de larmes, elle était à genoux devant un crucifix.

— O mon Dieu ! disait-elle, rendez-la moi, toute coupable qu'elle est.

Pauline s'élança dans ses bras.

— La voici, ma chère Geneviève, reprit Mme Dercourt; je vous la ramène innocente et justifiée. Venez toutes deux avec moi ; je me charge de vous rendre heureuses, et de réparer envers vous le mal que la légèreté de ma fille vous a fait.

Elles partirent le jour même pour St.-Cloud. Geneviève entra

comme femme de charge dans la maison de Mme Dercourt : Pauline continua d'apprendre à travailler ; elle se conduisit toujours avec tant de zèle, de réserve et de modestie, que Mme Dercourt n'eut qu'à s'applaudir de sa bienfaisance.

BLANCHE,

OU

LA JEUNE FILLE

DU CHATEAU.

TROISIÈME NOUVELLE.

Du temps que le roi Saint-Louis régnait en France, il y eut pour la Terre-Sainte une de ces expéditions qu'on appelle *Croisades*. Le but de cette expédition était de chasser les Turcs de la Palestine, et de remettre le tombeau du Christ entre les mains des chrétiens. Tous les

nobles européens se rassemblèrent sous l'étendart de la croix; le Roi de France lui-même se réunit à eux après avoir remis à la reine Blanche, sa mère, les rênes du gouvernement.

Le comte de Saint-Maur, l'un de ses plus fidèles sujets, partit cependant le dernier; non que sa valeur et sa piété fussent moindres que celles des autres, mais il tenait à son pays par des liens trop chers pour le quitter sans regrets. Il était marié depuis deux ans à une femme aimable et vertueuse, qui venait de lui donner une fille; à peine avait-il goûté la douceur d'être

père, qu'il allait en connaître l'amertume. Il céda cependant à la voix de l'honneur, qui lui commandait de s'éloigner, et se déroba avant le jour d'auprès de son épouse, pour lui éviter de pénibles adieux; le comte bénit sa fille, qui dormait dans son berçeau à côté de sa nourrice, et se rendit à Cette, où se faisait l'embarquement.

Je ne peindrai point la douleur de la comtesse, en apprenant le départ de son époux, elle pria le ciel de veiller à sa conservation, et s'occupa de ses devoirs de mère.

La première et la seconde an-

née, le comte donna assez exactement de ses nouvelles ; mais son épouse cessa tout à coup d'en recevoir, et des années s'écoulèrent sans qu'elle en entendît parler. Le chagrin s'empara de son cœur, malgré sa sainte résignation ; elle tomba en langueur, et se sentant près d'expirer, elle en avertit sa fille qui avait alors dix ans.

—Ma chère Blanche, lui dit-elle, vous allez rester orpheline ; car, selon toutes les apparences, le comte votre père n'existe plus ; votre oncle sera votre tuteur, je vous demande de le respecter et de l'aimer pour l'amour de moi ;

il est le fils aîné de mon père, regardez-le comme un second moi-même. S'il devient malade, rendez-lui les soins que vous m'eussiez rendus ; s'il vous donnait quelques sujets de mécontentement, oubliez-les par respect pour ma mémoire ; enfin, ma chère fille, ne négligez aucun de vos devoirs ; soyez soumise aux décrets de Dieu, qui est tout-puissant et plein de miséricorde. Prenez cette petite croix d'argent que je porte à mon cou ; c'est votre père qui me l'a envoyée de la Terre-Sainte, elle est bénite. Embrassez-moi, ma chère fille, je prie la

reine des anges de vous accorder sa sainte protection.

Blanche était à genoux au chevet du lit de sa mère, étouffant les sanglots qui la suffoquaient; elle se retira pour faire place au prêtre qui apportait à la comtesse les derniers secours de la religion : tous les domestiques, rangés au fond de la chambre, pleuraient et récitaient les prières d'usage. Blanche priait dans le fond de son cœur, la douleur qu'elle éprouvait l'empêchant de proférer une seule parole : des cierges brûlaient tout autour du lit de la comtesse.

Elle expira au milieu de ces actes de piété, en demandant à Dieu sa sainte bénédiction pour la jeune orpheline qu'elle laissait après elle. Blanche fut plus sensible à cette perte, que son âge ne le faisait espérer : elle avait hérité de la douceur et de la raison de sa mère ; élevée dans la tristesse à cause de l'incertitude où l'on était resté sur le sort de son père, elle avait perdu de bonne heure la gaîté folâtre de l'enfance.

Le baron Emmanuel, son oncle, arriva avec sa famille, qui était composée de la femme de son fils, et de leurs deux en-

fans ; ils venaient s'établir dans le château de Saint-Maur.

Le baron n'était pas méchant, mais il avait beaucoup de faiblesse et d'insouciance dans le caractère : sa tranquillité était la première chose qu'il désirait, et il sacrifiait tout pour l'obtenir.

Christine, sa belle-fille, avait un caractère plus odieux, et non moins à craindre. Elle était jalouse, perfide, ambitieuse et altière : à la moindre contrariété elle s'emportait avec violence ; aussi le baron la laissait-il maîtresse absolue. Le fils du baron était à la guerre. Christine haïssait tous les enfans beaux et bien

faits, par la raison que les siens étaient laids et difformes ; son premier sentiment fut donc de haïr la jeune comtesse qui était belle et d'une taille parfaite pour son âge.

Lorsqu'ils arrivèrent au château, Blanche, assise auprès de sa nourrice, faisait de grosses chemises pour habiller les pauvres. Elle se leva et courut embrasser son oncle : le deuil qu'elle portait sur ses habits était encore plus dans son cœur ; ses yeux se baignèrent de larmes ; elle se rappelait en ce moment les dernières paroles de sa mère. Le vieux baron la serra tendre-

ment contre son cœur ; il laissa même couler quelques pleurs, et lui promit sa protection.

La bonté dans un homme faible est une qualité inutile ; c'est une bonne semence, jetée dans une mauvaise terre, et qui ne rapporte aucuns fruits. Blanche l'éprouva bientôt : son oncle, au lieu de la soutenir, de protéger sa jeunesse, l'abandonna aux méchancetés de Christine, ne s'occupant que de la chasse ou de ses propres affaires. Blanche gémissait sans oser se plaindre au baron : son unique consolation était sa nourrice. Chaque fois qu'elle essuyait un mauvais traitement

de sa cousine, elle se jetait dans les bras de la bonne Edmée, et versait un torrent de larmes.

—Ah ! chère nourrice, lui disait-elle, que je suis malheureuse d'être orpheline ! Quelle serait la différence de mon sort si j'avais encore mes parens ! Au lieu de paroles dures, j'aurais de tendres caresses ; et à la place des punitions qu'on m'impose pour la faute la plus légère, ma mère, avec sa voix douce, me rappellerait à mes devoirs. Ah ! si elle me voit du haut du ciel, malheureuse et abandonnée comme je suis, peut-elle goûter la joie du paradis ?

— Ma chère fille, reprenait Edmée, les élus de Dieu ne voient point les choses de ce monde du même œil que nous les voyons, parce qu'ils connaissent les desseins du Seigneur; pour moi, je ne puis supporter les douleurs qui vous accablent : je suis la seule ici qui vous aime, la seule qui aie joui des bienfaits de vos parens, puisque votre cousine a renvoyé tous leurs anciens serviteurs. Quelque chose qui puisse en arriver, je veux aller trouver votre oncle, et lui rappeler que la fille de sa sœur a été confiée à ses soins.

La bonne nourrice fut aussi-

tôt trouver le baron : elle commença par s'excuser de sa hardiesse, et lui peignit ensuite le sort de la jeune Blanche si malheureux, elle accompagna son récit de tant de larmes, que le vieux baron, tout attendri, lui promit d'employer son autorité pour le bonheur de sa pupille. En effet, il voulut reprocher à Christine sa dureté envers Blanche, les humiliations dont elle l'accablait, et les besoins qu'elle lui laissait éprouver. La colère de sa belle-fille lui permit à peine d'achever ce qu'il avait à lui dire : elle s'alluma avec une telle violence, que le baron pensa

en devenir fou. Il fallut qu'il promît, non-seulement de ne plus en croire les rapports qui lui seraient faits, mais encore de renvoyer la nourrice. Christine se chargea de cette exécution, et la pauvre petite comtesse perdit sa dernière consolation. Ce fut en vain qu'elle embrassa les genoux de sa cousine; cette dernière demeura inflexible. Blanche voulait suivre sa nourrice; on l'enferma dans sa chambre, où elle tomba malade.

Pendant toute sa maladie, dans le délire de la fièvre, elle crut entendre une voix qui lui disait: Ma fille! ma fille! j'irai

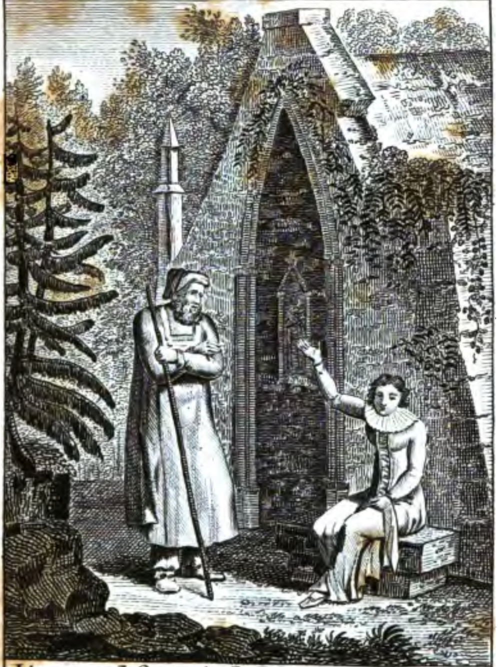
te délivrer ! Cette voix n'était pas celle de sa mère : elle s'imagina que c'était celle du comte ; et quoiqu'elle ne dût attribuer cette circonstance qu'à l'égarement de sa raison, elle ne laissa pas d'en conserver une impression durable. Blanche devint plus tranquille, et se soumit à toutes les peines qui pouvaient lui arriver, conservant au fond de son cœur l'espérance de les voir finir un jour par le secours de son père.

Un jour de fête, Christine l'envoya avec ses enfans et une servante, remplir quelques actes de dévotion dans une petite

chapelle consacrée à la Vierge, et située au milieu de la forêt. Leurs prières étant finies, elles se reposèrent sur l'herbe à quelque distance de la chapelle. Blanche, dont le cœur était plein d'amertume, ne voulut point partager les jeux de ses cousins; elle fut s'asseoir dans un coin du mur de la chapelle : de là on voyait les tourelles du château de Saint-Maur; la jeune fille les regarda avec des yeux mouillés de larmes.

— Hélas! dit-elle, mes parens ont habité ce beau château, ils pensaient que leur fille unique y coulerait une vie paisible et heu-

Tom. I. Pag. 94.



L'ors qu'il fut près de Blanche il s'appuya sur son bâton.

reuse : ah! s'ils venaient à présent l'y chercher, ils la trouveraient reléguée dans la plus triste chambre, moins bien traitée que les pauvres étrangers qu'ils y recevaient en passant.

Elle prit la petite croix d'argent que sa mère lui avait donnée, et qui pendait sur sa poitrine; Blanche la baisa avec une tendresse respectueuse, et se mettant à genoux, elle fit cette courte prière.

— Mon Dieu! ayez pitié de moi. Il vous a plu de m'ôter ma bonne mère; mais puisque j'ignore quelle a été votre sainte volonté à l'égard de mon père,

faites-moi la grâce de me le rendre.

En se relevant elle aperçut un vieil écuyer, dont l'extérieur annonçait la misère et la fatigue; il se dirigeait vers elle ; lorsqu'il fut près de Blanche, il s'appuya sur son bâton et lui demanda s'il était loin du château de Saint-Maur.

— Vous en voyez les tourelles, répondit la jeune fille, en étendant la main vers le château ; vous y serez avant une demi-heure ; mais si vous êtes malheureux, je ne vous conseille pas d'y chercher un asile.

— Que dites-vous, mademoiselle ? répondit l'écuyer. Madame la comtesse de Saint-Maur refuserait-elle l'hospitalité à un pauvre étranger que la fatigue accable ?

— Elle est là maintenant, répartit Blanche en montrant le ciel.

— Est-il possible ! Et sa fille ?

—Sa fille passe ses jours dans le deuil, sous la tyrannie de ses tuteurs.

— Ah ! je vois que la fille du comte de Saint-Maur est devant mes yeux, s'écria l'écuyer. Je vous reconnais à cette petite croix que vous portez : elle est

bénite ; mon maître l'envoya à son épouse dès la seconde année de son absence.

— Mon père était votre maître ! reprit la jeune fille toute tremblante. Mon Dieu ! prenez pitié de moi, ajouta-t-elle en joignant les mains ! faites-moi la grâce qu'il soit encore vivant !

— Oui, Mademoiselle, il vit, continua l'écuyer ; mais calmez-vous de grâce ; écoutez ce que j'ai encore à vous dire.

Blanche ne pouvait dans ce moment en entendre davantage : la joie oppressait tellement son cœur qu'elle sanglottait tout haut ; ses cousins et la femme qui les

conduisait l'entendirent : ils s'approchèrent d'elle, et furent très-surpris de la voir causer avec un homme; la servante voulut savoir ce qui la faisait pleurer. Blanche refusa de l'en instruire. Cette femme, piquée de la discrétion de la jeune comtesse, lui dit qu'il était temps de rentrer au château, et qu'il fallait l'y suivre.

— Allez, mademoiselle, dit l'écuyer en s'adressant à Blanche, ne vous arrêtez pas davantage. Je vais me reposer un instant auprès de cette chapelle; ensuite j'irai vous rejoindre: je suis chargé d'une mission qui m'ouvrira les

portes du château de Saint-Maur.

Blanche s'éloigna avec un grand regret de ne pas en apprendre davantage sur le sort de son père. En arrivant elle trouva le baron au lit ; il venait d'être frappé d'une attaque de paralysie ; il ne pouvait parler. Blanche se souvenant des paroles de sa mère, allait demander qu'on le confiât à ses soins, lorsque Christine la prévint en lui signifiant de rester dans la chambre de son oncle avec la servante qui le gardait. Blanche n'osa point lui parler du vieil écuyer. Elle prit un livre, et s'assit auprès de la cheminée, prête à voler auprès du

baron au moindre soupir qu'elle entendrait.

Cependant la servante qui avait conduit les enfans à la chapelle, apprit à Christine la rencontre singulière que Blanche avait faite dans la forêt. Christine, fort étonnée, fit appeler la jeune comtesse, et lui ordonna de lui dire la vérité. Cette aventure jeta Christine dans une grande rêverie; néanmoins elle ne fit connaître à Blanche aucune de ses réflexions, et la renvoya dans la chambre de son oncle. La pauvre petite était tremblante de crainte et d'incertitude : elle écoutait si rien n'annonçait

l'arrivée de l'écuyer. Tout à coup les chiens aboyèrent; un grand coup de marteau se fit entendre. Elle courut regarder à travers les volets à demi-fermés, et vit passer l'écuyer conduit par un valet. Elle pensa qu'il allait chez Christine, et que bientôt on viendrait la chercher elle-même. Une heure s'écoule, la nuit vient, et personne ne paraît. Blanche n'avait point entendu rouvrir les portes; d'où elle concluait que l'écuyer était encore dans le château. La nuit était tout-à-fait close: la servante n'était point alors dans la chambre du baron. Blanche, le voyant tranquille,

sė hasarda à sortir sur la pointe des pieds ; elle descendit doucement l'escalier, et se trouva à la porte de l'appartement de sa cousine : cette porte était entre-ouverte. Blanche vit Christine se promener seule de long en large dans la chambre, et s'arrêtant de temps à autre dans l'attitude d'une personne qui écoute. Une lumière qui parut au bout d'un long corridor obligea la jenne fille à se cacher sous les marches de l'escalier, dans un enfoncement qui se trouvait à côté de la porte. De là elle pouvait tout voir sans être vue. Celui qui portait la ſumière s'ap-

procha : c'était un valet de confiance, fort attaché à Christine. Cette dernière ouvrit sa porte aussitôt qu'elle le vit, et se tenant sur le seuil, elle lui dit à voix basse :

— Eh bien ?

— Eh bien ! madame, il est dans la grosse tour, du côté de la lande : je l'y ai conduit avec beaucoup d'adresse, en lui disant que c'était le seul endroit que nous eussions de libre ; mais enfin, Madame, que direz-vous demain à mademoiselle de Saint-Maur ?

— J'y pensais tout à l'heure. Je dirai que cet homme était un

imposteur qui s'est enfui après nous avoir volés.

— Et qu'en ferez-vous ensuite ?

— Rien. Je le nourrirai : il est si vieux, il est si fatigué ; il mourra peut-être au bout de quelques semaines de prison.

— Moi, je vais dire au domestique qu'il dort déjà, qu'il ne veut pas souper ; et ce soir, avant de me coucher, je lui porterai quelques provisions.

Christine ferma sa porte, et le valet s'éloigna. Blanche sortit de sa cachette, pétrifiée d'étonnement et de chagrin. Elle ne pouvait comprendre pourquoi sa

cousine retenait l'écuyer en prison; elle retourna lentement dans la chambre de son oncle. Mille pensées l'agitaient: elle était presque certaine, puisque son père vivait, de le voir arriver lui-même au premier jour; cependant Blanche se rappelait que le vieil écuyer avait encore bien des choses à lui dire, et elle avait un grand désir de le voir. On la fit descendre pour souper; Christine ne lui dit pas un mot; la jeune comtesse se retira dans l'appartement du baron, où on lui avait préparé un petit lit, sans avoir eu le courage d'adresser une question à sa cousine; elle se coucha

et ne put trouver le sommeil ; la servante dormait assise dans un grand fauteuil auprès de la cheminée. Le baron fit un mouvement, Blanche se leva et lui donna à boire ; au lieu de se remettre au lit, elle réfléchit que puisqu'elle connaissait le lieu où était renfermé le vieil écuyer, elle pouvait au moins essayer de lui parler pendant la nuit. Elle acheva de s'habiller, fit une prière, prit une bougie allumée qu'elle cacha avec son tablier, et s'achemina vers la tour. Elle craignait de rencontrer le valet de Christine ; elle arriva à l'entrée de la tour sans aucun accident, et appela

l'écuyer qni ne répondit point : elle n'osait parler trop haut, de peur d'être entendue. Voyant qu'on ne lui disait rien, elle grimpa sur quelques pierres saillantes qui se trouvaient dans le mur, et appuya ses lèvres sur la serrure qui était fort haute, dans l'espérance d'être mieux entendue ; cela ne lui réussit pas davantage : on ne lui fit aucune réponse. La pauvre Blanche, toute désolée, s'en retournait auprès de son oncle, lorsqu'elle s'entendit nommer doucement : elle se retourna et vit l'écuyer. Blanche allait jeter un cri de surprise ; il lui mit une main sur la bouche, et l'en-

traîna avec lui dans un petit escalier.

— Ma chère demoiselle, lui dit-il bien bas, ne craignez rien ; il faut me suivre si vous voulez revoir votre père : pour à présent ne m'en demandez pas davantage, et ayez confiance en moi.

Sans attendre sa réponse, il prit la bougie que tenait Blanche, donna son autre main à la jeune fille et descendit l'escalier. Ils marchèrent long-temps dans des caves, ayant beaucoup de peine à tenir la bougie allumée, et arrivèrent enfin à une porte toute pourrie qui donnait sur la lande.

Ils se hâtèrent de la traverser et de gagner les bois.

— Il n'est pas encore temps de nous arrêter, dit l'écuyer qui voyait Blanche ralentir le pas; reprenez courage, ma chère demoiselle, je ne sais trop où vous conduire, depuis dix ans que j'ai perdu de vue mes amis et mes parens. Cependant allons de ce côté, j'avais un frère qui y demeurait; peut-être le Seigneur nous fera-t-il la grâce de l'y trouver encore.

— Mais mon père! où est-il?

— Vous le saurez bientôt. Marchons vite; on nous poursuit peut-être déjà.

Au bout d'une heure de marche, ils arrivèrent à une pauvre cabane, où l'écuyer frappa précipitamment.

— Qui est là? demanda-t-on.

L'écuyer reconnut la voix de son frère, et répondit avec joie:

— Ouvre, mon cher Gualbert; je suis ton frère Léonard. Que l'âme de notre bon père Anatole repose en paix!

La porte s'ouvrit au milieu de l'obscurité, et les deux frères, avant de s'être vus, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec une tendre confiance, en versant des larmes de joie. Pendant ce temps, la femme de Gualbert se

couvrait de quelques vêtemens : elle alluma une lampe, embrassa son beau-frère, et se mit à considérer Blanche avec étonnement. Gualbert ne l'avait pas encore aperçue.

— Cher frère, dit Léonard en la prenant par la main, c'est la fille de notre excellent seigneur, le comte de Saint-Maur. Mais avant de t'expliquer le sujet de notre visite, il faut que ma belle-sœur ait la bonté de nous faire du feu. La nuit est froide : cette pauvre petite a eu grand chaud en marchant ; il serait dangereux de la laisser se refroidir.

La femme de Gualbert mit un

claves, qui ne me laissèrent que la vie; et lorsque je revis mon maître, je n'avais plus rien à lui offrir. Ma présence ne laissa pas de lui causer une grande joie; j'étais le seul ami, et même le seul chrétien qu'il eût vu depuis six ans : il me supplia, avec larmes, de faire tout mon possible pour repasser en France, chercher sa rançon, et retourner le délivrer : il me donna une lettre pour son épouse, qu'il croyait encore de ce monde. Je partis, en demandant des secours à tous ceux que je rencontrais : partout où il y avait des chrétiens, ils se faisaient un devoir de m'assister.

Enfin, après avoir trouvé notre jeune maîtresse dans la forêt, j'allai au château de St.-Maur : je demandai Mlle de St.-Maur de la part de son père ; on me conduisit auprès d'une dame qui m'apprit qu'elle était tutrice de la jeune comtesse, et m'invita à lui parler sans détour. Je lui fis le récit que vous venez d'entendre : je lui montrai même la lettre du comte ; elle la prit, en fit lecture, et parut réfléchir un moment.

— Il est facile, me dit-elle, d'inventer une histoire, et de composer une lettre. Il y a loin d'ici en Turquie, et la guerre

fagot de branches sèches dans la cheminée ; elle fit cuire des pommes , et posa du pain sur la table. Ils s'approchèrent tous du feu , et Léonard commença son récit.

— Je ne vous raconterai point , dit-il , tout ce qui nous est arrivé à mon maître et à moi , depuis notre départ pour la Terre-Sainte : ce n'est pas le moment d'entrer dans beaucoup de détails ; je vous dirai seulement qu'au bout de trois ans nous fûmes faits prisonniers par les Turcs , et vendus comme esclaves. Je tombai au pouvoir d'un homme doux et humain ,

auquel j'eu le bonheur de sauver la vie. en lui appliquant quelques simples sur des blessures qu'il avait reçues à la chasse du tigre : cet homme me rendit ma liberté pour prix de ce service, et fit tout ce qu'il put pour me garder auprès de lui; mais je ne songeais qu'à retrouver le comte, mon maître. Le Turc me combla de présent, que je destinais à racheter le comte, si je pouvais le rejoindre : je le cherchai long-temps inutilement; enfin, on me donna sur lui des renseignemens certains. Près d'arriver au lieu où il était en captivité, je fus dépouillé par des es-

des Croisades a donné lieu à plus d'une imposture.

— Je ne crains pas, Madame, qu'on puisse m'en accuser, lui répondis-je. Quoique j'aie quitté ce pays depuis dix ans, je ne doute pas qu'il n'y reste encore bien des personnes qui me reconnaîtraient : tous les domestiques de M. le Comte me rendraient témoignage de la vérité ; mais je n'en vois pas un seul.

— Je vous crois, reprit-elle, je vous crois : mais Mlle de St.-Maur est occupée, vous ne pouvez la voir à présent. Je vais vous faire conduire dans une des tou-

relles pour y passer la nuit : c'est là que je loge les étrangers.

— Je fus un peu surpris du lieu qu'elle choisissait : je pensai que c'était par défiance : elle appela un valet, lui parla quelque temps à l'oreille, et m'ordonna de le suivre. Chemin faisant, ce valet me dit beaucoup de mal de sa maîtresse, se plaignit de son caractère soupçonneux, qui lui faisait reléguer les étrangers à l'extrémité du château, et finit par m'emprisonner avec adresse. Je n'éprouvai qu'un chagrin médiocre dans ma captivité, j'avais ma liberté entre mes mains : je connaissais dans cette même

tour une issue secrète, par laquelle il m'était facile de m'évader. Je formai le projet d'emmener avec moi la jeune comtesse, et de l'engager à recourir à la protection de la reine; mais je ne savais comment lui faire part de mon projet. Lorsque le valet vint m'apporter à manger, je fis semblant de dormir pour qu'il se retirât plus tôt; et, dès qu'il se fut éloigné, je sortis de ma prison dans le dessein de chercher quelque moyen de parler à Mlle de Saint-Maur. Quelle fut ma surprise et ma joie de la rencontrer elle-même, qui venait courageusement au-devant de

moi ! J'ai saisi cet instant pour abandonner le château ; et nous venons, mon cher frère, te demander un asile pour toute la journée. Je ne doute point que les domestiques de Christine ne soient mis de bonne heure à notre poursuite.

Pendant ce récit, Blanche avait répandu des larmes sur le sort de son malheureux père ; elle remercia de tout son cœur le respectable écuyer, de la fidélité qu'il avait montrée envers le comte.

Gualbert, de son côté, apprit à son frère, qu'ayant épousé la fille d'un potier, il avait pris

l'état de son beau-père ; que sa plus grande richesse était une belle mule, sur laquelle il transportait sa marchandise dans les villages voisins, et qu'il la leur prêterait pour se rendre chez Edmée, où Blanche voulait aller passer la nuit suivante ; qu'ensuite, la nourrice qui était à son aise, leur procurerait des montures pour se rendre à Paris.

Pendant leur conversation, la jeune fille s'était endormie sur sa chaise : Léonard la porta doucement sur le lit ; il s'étendit lui-même sur un banc : Gualbert et sa femme achevèrent la nuit au coin du feu.

La femme du potier s'éveilla la première : elle monta dans son petit grenier, pour chercher le grain qu'elle voulait donner à ses poules ; elle jeta les yeux sur la campagne, à travers une des lucarnes du grenier, et vit une troupe de gens à cheval : elle revint, toute tremblante, éveiller ses hôtes. La maison était si petite, qu'il était impossible de s'y cacher : Blanche se blottit dans le bas d'une armoire, derrière des paquets de chanvre, et Léonard se cacha dans un vieux coffre où il y avait du son ; son frère l'en couvrit tellement, qu'à moins de le toucher, on n'aurait pu

le découvrir. Gualbert laissa sa porte ouverte pour donner moins de défiance. Plusieurs valets s'y présentèrent en jurant, et lui demandant s'il n'avait pas vu passer un vieil écuyer avec une jeune fille de douze ans : le potier leur ayant donné de faux renseignemens, ils remontèrent à cheval et poursuivirent leur chemin. Aussitôt qu'il les eut perdus de vue, Gualbert délivra les deux fugitifs. La nuit vint ; il fit monter Blanche et Léonard sur sa mule, prit un bâton, et marcha devant eux pour leur servir de guide. Ils avaient trois lieues à faire pour se rendre chez la nour-

rice : la lune les éclairait ; ils entendirent le pas de plusieurs chevaux ; c'étaient les valets de Christine. Gualbert se défendit vainement avec son bâton : trois hommes le désarmèrent. On s'empara facilement du vieillard et de la jeune fille, qui poussait des cris lamentables. Un chevalier, armé de toutes pièces, parut, attiré par les cris de Blanche ; il dissipa les ravisseurs, qui s'enfuirent, les uns à cheval, les autres à pied.

— Ah! seigneur chevalier, s'écria le vieux Léonard, puisque vous nous avez si généreusement défendus, ne nous abandonnez

pas. Je ne suis qu'un pauvre vieillard incapable de protéger cette jeune et noble demoiselle qui va se jeter aux genoux de la reine Blanche pour obtenir sa protection contre des parens injustes. Son père est prisonnier des Turcs, et on refuse à sa fille le prix de sa rançon.

Le chevalier consentit de bonne grâce à les accompagner. Il prit la jeune comtesse derrière lui; Gualbert et Léonard montèrent tous deux sur la mule, et arrivèrent ainsi chez la nourrice. Edmée pleura de joie en embrassant sa chère fille. Le chevalier, plus instruit des malheurs de

Blanche, s'y intéressa plus vivement. Gualbert retourna chez lui; il n'avait point été reconnu des gens de Christine, qui le laissèrent en repos. Les valets étaient rentrés aux château, n'osant plus rien entreprendre contre les fugitifs, depuis que le chevalier les accompagnait.

Le chevalier, Blanche, Edmée et Léonard se rendirent tous quatre à Paris. Le chevalier présenta la jeune Blanche à la reine, qui la reçut avec bonté. Elle envoya de suite la rançon du comte de Saint-Maur; Léonard voulut la porter lui-même. La reine garda Blanche auprès d'elle jus-

qu'au retour du comte. Le baron était mort de paralysie. Christine reçut l'ordre de quitter le château. La reine voulait la punir; Blanche la supplia d'épargner sa cousine. Enfin elle connut et embrassa son père. Il revint avec le fidèle Léonard; et la tendresse de sa fille lui fit oublier toutes ses souffrances passées.

CHRISTOPHE
LE BOSSU.

QUATRIÈME NOUVELLE.

Les troubles toujours croissans de la révolution française décidèrent enfin M. le comte de St.-Albe à chercher, dans un pays étranger, le repos qui n'était plus dans le sien. Il quitta Paris avec sa femme et ses deux enfans, et se rendit à un château qu'il possédait dans le bourg de Venilles, à une lieue d'Angoulême. Là il se

trouvait au centre de ses propriétés, et plus à portée de mettre ordre à ses affaires, avant de quitter la France.

Claire et Isidore, frère et sœur jumeaux, n'avaient alors que huit ans. Ils étaient en vain menacés de la plus triste destinée; leur paisible ignorance les préservait de la craindre; ils étaient enchantés de se trouver à la campagne; ils grimpaient joyeusement sur les rochers qui protégent le vallon où est bâti le bourg de Venilles; ils se roulaient dans les prairies qui s'étendent à leur pied; ils se plaisaient à découvrir telle ou telle figure dans la forme bi-



C'est Esope ou Polichinel, s'écria Claire.

zarre de ces rochers. Le château était élevé sur une esplanade ; il fallait monter une longue et pénible rampe au pied du mur de la terrasse, pour parvenir à la porte de la cour. Claire et Isidore regardaient de cette terrasse une troupe de chasseurs qui passaient sur la route ; en cessant de les voir, ils jetèrent les yeux sur la rampe, et aperçurent un bossu qui la montait péniblement. Il avait tout au plus quatre pieds de haut : deux bosses énormes lui couvraient le dos et la poitrine. Sa tête était large et terminée en pointe, ses bras fort longs, et ses jambes un peu arquées. Il mar-

chait avec une peine infinie, malgré le bâton qui le soutenait. Cet homme, qui eût inspiré de la compassion à une personne raisonnable, ne fit qu'exciter la gaîté de Claire et d'Isidore. Ils partirent l'un et l'autre d'un grand éclat de rire en le regardant. Le bossu leva la tête, et continua sa route sans rien dire.

— C'est Ésope ou Polichinelle, s'écria Claire.

— Vraiment, je le crois aussi, reprit Isidore; vois donc comme il marche.

— Il doit suer quand les autres gèlent, étant toujours chargé de la sorte.

— Et sa tête ! je suis sûr que je la coifferais avec l'enveloppe d'un pain de sucre.

— Comment fait-il pour se coucher ? il doit rester sur sa bosse comme sur un pivot.

Et les éclats de rire recommencèrent. Ils le virent entrer au château, et nos deux étourdis coururent bien vite pour se trouver sur son passage. Le bossu parut devant eux d'un air mal à son aise; il demanda M. de Saint-Albe. Pendant qu'il l'attendait, Isidore alla prendre son Polichinelle, et se mit à faire mille sortes de jeux avec lui.

—Comme tu es fait, lui di-

sait-il ! tu portes des montagnes comme Atlas ; et pour comble de beauté, tiens, vois-tu, Claire, il a une des merveilles du monde sur les épaules.

— Quelle merveille ?

— Tu ne vois pas une pyramide d'Égypte ?

A cette nouvelle folie, on éclata de rire avec plus de force qu'auparavant. Le bossu, qui était un paysan, ne connaissait ni Atlas, ni les pyramides d'Égypte ; mais il s'apercevait facilement que Claire et Isidore se moquaient de lui.

—Monsieur, et vous, Mademoiselle, leur dit-il, voulez-vous

que je vous raconte une petite histoire ?

— Volontiers, répondirent-ils avec un peu de surprise.

— J'ai planté dans mon champ quatre cerisiers, dont trois sont grands et bien faits. Le quatrième a poussé tout de travers, les branches par-ci, le tronc par-là; tous les voisins me disaient : Que voulez-vous faire de ce vilain arbre ? Arrachez-le. J'attendais toujours que le fruit fût venu. J'avais de la peine à arracher un arbre que j'avais planté. Enfin l'année dernière, ils ont produit tous quatre des cerises : celles des beaux arbres ne valaient rien

du tout, je les ai données à mes pourceaux; mais celles du cerisier mal fait se sont trouvées grosses, douces, délicieuses. J'en ai fait manger à mes voisins. Vous voyez bien, leur ai-je dit à mon tour, qu'il ne faut juger de rien sur l'apparence, et qu'un arbre de travers peut rapporter de bonnes cerises, comme un homme contrefait peut posséder un bon cœur.

Claire et Isidore sentirent parfaitement l'application de cette histoire. Ils se regardaient l'un et l'autre avec un peu de confusion, lorsque M. de Saint-Albe entra. En voyant le polichinelle, il de-

vina ce qui s'était passé. Le comte jeta un regard sévère sur ses enfans, qui baissèrent aussitôt les yeux.

— Bonjour, mon cher Christophe, dit-il au paysan d'un air plein de politesse et d'affabilité, je suis fâché de vous avoir fait attendre : vous êtes, de tous mes fermiers, celui que j'estime le plus. Vous dînerez avec nous, mon cher Christophe ; en attendant, entrons dans mon cabinet, nous y parlerons de nos affaires.

Claire et Isidore demeurèrent un peu consternés du regard de leur père, et de l'accueil flatteur qu'il avait fait au bossu.

Claire, dit Isidore, mon père est fâché contre nous; il a bien deviné pourquoi je tenais mon polichinelle.

— Il est si bon, Isidore, qu'il nous pardonnera.

— As-tu entendu ce qu'il a dit à Christophe? « Vous êtes, de tous mes fermiers, celui que j'estime le plus. »

— Et il a ajouté qu'il dînerait avec nous.

— As-tu bien compris l'histoire du cerisier?

— Sans doute. Il a voulu nous faire entendre par-là que, quoique nous soyons droits, et qu'il soit bossu, il ne serait pas im-

possible qu'il valût mieux que nous.

— N'allons pas rire à table, surtout ; car mon père se fâcherait tout de bon.

— Mon cher Isidore, ne nous regardons pas, ce sera le plus sûr pour garder notre sérieux.

— Je le veux bien ; mais si je viens à penser à la pyramide d'Égypte ?

— Et moi aux montagnes d'Atlas ?....

— Non, ma sœur, interrompit Isidore, nous ne penserons pas à cela, nous nous répéterons tout bas que nous ne pouvons

rire d'un homme que notre père estime, sans l'offenser lui-même.

— Oui, Isidore, il nous faut prendre cette bonne résolution.

Le dîner se passa avec assez de décence ; dans toute autre occasion, M. de Saint-Albe eût fait dîner Christophe avec ses gens ; mais il voulait donner une leçon à ses enfans, en leur montrant, par son exemple, l'estime qu'ils devaient faire d'un bossu. Cette leçon eut l'effet qu'il avait souhaité. Claire et Isidore, quoiqu'ils se pinçassent les lèvres de temps en temps pour s'empêcher de rire, ne négligèrent cepen-

dant aucune occasion de faire des honnêtetés à Christophe.

Lorsqu'il fut parti, M. de Saint-Albe reprocha à ses enfans leur jeu de polichinelle; ils avouèrent leurs torts, et en obtinrent le pardon.

— Mais, mon père, dit Isidore, comment pouvez-vous vous empêcher de rire en le regardant?

— Je le plains, répondit M. de Saint-Albe : s'il s'était rendu tel en se déguisant avec des difformités postiches, comme font les masques à Paris, j'en rirais de bon cœur; mais ici ce n'est point sa faute; la nature l'a traité

avec rigueur. Quand je le vois fatigué par la pesanteur de son corps, respirant avec peine, exposé aux regards moqueurs des enfans et des sots, il m'inspire de la compassion : quand je reconnais ensuite sous ce corps informe une âme pleine de droiture et de probité, je l'estime encore plus que je ne le plains, et je ne puis concevoir qu'il fasse rire. D'ailleurs Christophe est un homme d'esprit, riche, estimé, moins ignorant que ne le sont ordinairement les gens de la campagne; il vient d'être nommé maire de Venilles.

Peu de temps après, M. de

Saint-Albe émigra ; il partit le premier, afin de préparer, suivant les circonstances, la retraite de sa famille : son épouse devait le suivre avec leurs deux enfans. M. de Saint-Albe choisit l'Angleterre, comme étant devenue l'asile de beaucoup de fugitifs qui lui étaient parens ou alliés ; il écrivit à Mme de Saint-Albe de quitter la France aussitôt. Mais tandis qu'elle se préparait à ce voyage, des gens armés se présentèrent chez elle au nom de la loi, et l'emmenèrent à Paris où elle devint une des victimes de la révolution : ses biens se trouvèrent ainsi confis-

qués, et ses pauvres enfans réduits à la dernière misère. Personne ne voulait ou n'osait se charger des enfans d'un émigré.

Claire et Isidore avaient déjà vu avec effroi leur mère enlevée à leur tendresse; quoiqu'ils ne comprissent point encore toute l'étendue de leur malheur, ils étaient devenus tristes et craintifs; ils s'apercevaient que tout le monde les fuyait. Lorsqu'on vint faire la vente des meubles du château, on renvoya tous les domestiques; Claire et Isidore, effrayés de la quantité de personnes qu'ils voyaient, se sauvèrent dans la campagne, et

allèrent se cacher derrière des rochers ; là, ils s'embrassèrent en pleurant.

— Qu'allons-nous devenir ? se demandèrent-ils. Notre père est loin : on a emmené notre mère, on a renvoyé notre bonne, qui est-ce qui prendra soin de nous ? Que font tous ces hommes dans le château ? Est-ce notre père qui leur a donné la permission d'y venir ? mais il leur aurait recommandé aussi de nous rendre notre mère.

Ainsi parlaient ces pauvres enfans. Le soir ils retournèrent au château, espérant que les hommes n'y seraient plus ; ils

montèrent doucement la rampe en se tenant par la main, et arrivèrent à la porte du château : elle était fermée ; ils écoutèrent un instant, et, n'entendant aucun bruit, ils pensèrent que les étrangers n'y étaient plus. Isidore prit une pierre, et frappa contre la porte, s'imaginant qu'un domestique viendrait pour ouvrir. L'écho seul répondait à ses coups : Claire en prit une autre et se mit à frapper à son tour avec aussi peu de succès ; ils appelèrent et n'obtinrent pas de réponse ; alors le découragement s'empara d'eux ; la nuit était venue, ils s'assirent tous deux sur le seuil

de la porte, et pleurèrent amèrement; ils entendirent marcher quelqu'un et virent Christophe le bossu.

— Mes chers enfans, leur dit-il, venez avec moi, car il n'y a plus personne dans le château: il n'appartient plus à votre père; ceux qui l'ont vendu parlaient de vous emmener à l'hôpital; mais je ne vous laisserai point y aller; je vais vous conduire dans ma maison: ma jeune sœur prendra soin de vous, et vous resterez avec nous tant qu'il plaira à Dieu.

Ce mot d'hôpital frappa de terreur ces malheureux enfans,

ils se jetèrent dans les bras de celui qui daignait les préserver d'un pareil asile.

— O bon Christophe ! s'écrièrent-ils, combien nous sommes fâchés de nous être moqués de vous ! Vous ne vous plaindrez plus de nous à l'avenir.

— Je le crois, mes enfans ; allons, ne pleurez plus : je vais vous mener auprès de Victoire.

Le bossu prit les deux enfans par la main ; ils descendirent la rampe, traversèrent le bourg et arrivèrent à la maison de Christophe : une jeune fille de dix-huit ans vint ouvrir.

— Les voilà tous deux, ma

chère Victoire, dit Christophe en entrant : je n'ai pas besoin de te recommander d'en avoir bien soin ; de leur côté, ils m'ont promis de se conduire sagement. Ainsi, j'espère que tout ira bien.

Pendant le souper, Claire et Isidore prièrent Christophe de leur apprendre où étaient leurs parens, et pourquoi le château n'était plus à eux ; Christophe leur fit une réponse à la portée de leur âge, leur laissant entrevoir pour l'avenir une espérance dont peut-être il ne se flattait pas lui-même.

Le lendemain, Christophe, craignant d'être inquiété pour

les enfans qu'il avait chez lui, conduisit Isidore dans une école où se rendaient les jeunes garçons du village; il lui recommanda la douceur envers ses camarades d'étude, et l'obéissance au maître; mais sur toute chose, de ne pas imiter les mauvaises actions qu'il verrait commettre.

Isidore se trouva le plus savant de l'école, qui n'était composée que de paysans : il s'en enorgueillit au point d'humilier tous ses camarades; lorsqu'ils faisaient une faute de lecture ou d'écriture, Isidore s'en moquait ouvertement, oubliant ainsi les leçons du bon Christophe. Les

jeunes paysans résolurent de se venger de ses railleries. Un jour, en sortant de l'école, ils l'entraînèrent, en jouant, à quelque distance du village, au milieu d'un bois; là, ils l'attachèrent à un arbre, et l'y abandonnèrent après l'avoir battu chacun à son tour.

Isidore cria vainement, personne ne l'entendit, et ne vint à son secours; fatigué de ne pouvoir se faire entendre, il essayait de se mettre en liberté, lorsqu'il aperçut Christophe qui venait à lui.

—Ah! mon cher Christophe, s'écria-t-il, venez à mon secours!

ce sont mes méchans camarades d'école qui m'ont attaché ainsi.

— Je sais tout, répondit Christophe, je sais que vous vous êtes moqué de leur ignorance, et qu'ils ont voulu s'en venger : un d'eux est venu m'en avertir.

— Eh bien ! Christophe, ne pensez-vous pas que ce sont des méchans ?

— Oui, parce que vous les avez rendus tels en irritant leur amour-propre. Ce n'est pas là ce que je vous avais recommandé. Leur ignorance, d'ailleurs, n'a rien de répréhensible ; ils ne savent que ce qu'on leur a appris, et vous devriez peut-

être en savoir plus que vous n'en savez, ayant eu des maîtres de très-bonne heure.

En retournant au village, ils y trouvèrent un aveugle qu'une troupe de curieux entourait; cet aveugle était conduit par un petit chien, et chantait en marchant ; il avait des cheveux gris, une longue barbe et des habits tout déchirés; il disait cette chanson :

CHANSON.

Un léger passereau,
Au fond d'un bois sauvage ;
Avait un nid sous le feuillage....
Un chasseur prit le pauvre oiseau.

Dans sa maison il le porta ;
Au fond d'une élégante cage,
Il lui donna grain et breuvage ;
Mais de rien l'oiseau ne goûta.

Mangez donc, gentil passereau,
Disait une voix caressante.
Quel sombre chagrin vous tourmente ?
Que vous faut-il, ingrat oiseau ?

Dans les bois, de cruels chasseurs
Pourraient menacer votre vie ;
Tandis qu'ici tout vous convie
A jouir de mille douceurs.

Ah ! dit le passereau,
Au fond du bois sauvage
J'avais un nid sous le feuillage....
On ouvrit la cage à l'oiseau.

Christophe s'approcha de l'aveugle.

— Brave homme, lui dit-il,

si vous n'avez point d'asile pour cette nuit, venez chez moi.

L'aveugle le suivit. Pendant ce temps, Isidore racontait à Claire son aventure du bois; Claire allait aussi à l'école dans une autre maison où l'on enseignait les petites filles; là, elle s'était trouvée fort ignorante, parce que les choses qu'elle savait n'y étaient seulement pas enseignées, à l'exception de la lecture dont Claire s'acquittait assez mal; elle ne savait ni conduire un bas, ni coudre, ni filer. Claire n'avait fait jusqu'alors que des bourses, du filet, de la broderie: elle était donc forcé-

ment aussi modeste, que son frère était présomptueux. Tandis qu'ils comparaient tous deux tristement leur position actuelle à celle qui les attendait chez leur père, le généreux Christophe consolait et encourageait M. de Saint-Albe qu'il avait recueilli chez lui déguisé en aveugle; M. de Saint-Albe, au péril de ses jours, avait voulu revoir ses enfans, et les emmener avec lui. Conduit par un chien, caché sous les haillons de la misère, défiguré autant qu'il était possible, il avait traversé la France; il arriva à Venilles, n'osant se confier à personne, ni se per-

mettre aucune question. Avec quelle agitation il découvrit ses enfans et Christophe dans le regard furtif qu'il promena autour d'eux! il résistait à peine au désir de les presser dans ses bras. L'œil perçant de Christophe démêla quelque chose d'extraordinaire dans la contenance de l'aveugle, dans le son de sa voix, dans les paroles qu'il chantait. Il s'approcha de lui, et ses doutes se changèrent en certitude.

Enfermé avec lui dans sa demeure, il éloigna les deux enfans, et combattit avec force le désir que M. de Saint-Albe avait de les embrasser; il lui fit observer

que sa vie courait le plus grand danger si on venait à soupçonner qu'il fût en France, et que dans une pareille circonstance, il serait imprudent de se fier à la discrétion de deux enfans aussi jeunes.

La crainte d'entraîner le généreux Christophe dans sa ruine fut seule capable de contenir ce malheureux père; Christophe lui promit de conduire lui-même Claire et Isidore jusqu'aux frontières, d'où ils passeraient ensuite en Angleterre avec M. de Saint-Albe. Le comte s'endormit aussi paisiblement que sa situation pouvait le permettre.

Le lendemain matin, Christophe était sorti, les deux enfans venaient de partir pour l'école. Victoire travaillait dans le jardin, lorsque Claire revint chercher son petit panier à provisions, qu'elle avait oublié sur un banc dans la cour; elle entra dans la maison pour voir si l'aveugle y était encore : elle l'aperçut qui écrivait. Claire se retira doucement sans avoir été aperçue de M. de Saint-Albe, et retourna à l'école, fort surprise d'avoir vu écrire un homme qu'elle croyait aveugle ; elle fit part de son étonnement à ses compagnes. Cela vint aux oreilles de la maî-

tresse, et bientôt tout le village en fut instruit. L'aveugle fut regardé comme un homme suspect; les têtes s'échauffèrent. On se porta en foule chez Christophe; on arracha la barbe et les cheveux postiches du malheureux comte, et ses deux enfans achevèrent de le découvrir en se jetant dans ses bras.

Christophe, pour conserver sa liberté, sans laquelle il ne pouvait rien pour cette malheureuse famille, se plaignit amèrement d'avoir été trompé par M. de Saint-Albe, et se montra le plus acharné de ses ennemis; il trompa les mutins d'autant plus

facilement qu'il avait acheté le château de Venilles, et qu'il ne paraissait pas naturel de l'en voir protéger l'ancien propriétaire.

—Qu'on le mène en prison, s'écrie-t-il, qu'on le renferme dans mon château.

On entraîna le comte, on le retint prisonnier dans sa propre demeure; il obtint avec peine que ses enfans demeurassent auprès de lui. Quand il se vit seul avec eux, il se livra à sa douleur et à sa tendresse; Isidore se précipita dans ses bras en versant des larmes; mais la pauvre Claire cachait son visage entre ses mains

et n'osait approcher. Elle savait que son indiscrétion était la cause de tous ces malheurs. M. de Saint-Albe l'ignorait encore. Il appelait en vain sa fille, elle ne lui répondait que par des sanglots : il s'approcha d'elle, l'interrogea tendrement, et apprit enfin la vérité. Le comte fut touché des regrets de cette pauvre enfant ; il la prit dans ses bras, et lui fit sentir combien l'indiscrétion était un dangereux défaut, puisqu'il pouvait entraîner de si grands malheurs.

—Je suis aise de voir ton repentir, ma bonne Claire ; il m'assure plus que toute autre chose

de la résolution où tu es de ne plus retomber dans la même faute. Calme-toi, mon enfant ; je ne t'en veux pas, je ne m'en souviendrai jamais. Venez ici tous deux : que je vous embrasse ! Il y a bien long-temps que je ne vous ai vus ! je pensais à vous tous les jours et toutes les heures.

— Et notre maman, demanda Isidore, savez-vous où elle est ?

— Hélas ! reprit M. de Saint-Albe, son âme est avec Dieu ; elle est morte, mes chers enfans.

Tous trois versèrent des larmes à ces tristes paroles. Le silence dura quelques instans, au

bout desquels M. de Saint-Albe reprit ainsi :

— Avez-vous répondu aux bontés de Christophe par votre docilité ?

— Mon père, reprit Isidore assez vivement, ne nous parlez plus de lui ; c'est un méchant que nous aimions, mais que nous allons haïr de tout notre cœur.

— Que dis-tu, Isidore ? as-tu donc oublié que sans lui on allait vous conduire à l'hôpital ?

— Non, sans doute ; mais vous, ne vous souvient-il plus qu'il criait ce matin même plus fort que tous les autres, qu'il fallait

vous conduire en prison, que vous l'aviez trompé?

— Mon cher Isidore, tu me forces à te révéler une triste vérité; c'est qu'on est quelquefois obligé de cacher sa bonté aux méchans, pour être utile à ceux qu'ils persécutent. Ne te souviens-tu pas de l'histoire de Joseph, lorsque ses frères, au lieu de le tuer, le descendirent dans la citerne par le conseil de Ruben qui ne l'avait donné que pour le sauver ensuite à l'insu de ceux qui voulaient s'en défaire: s'il se fût opposé ouvertement à leur dessein, les méchans fils de Jacob l'auraient peut-être tué aussi,

et il n'aurait pu servir Joseph. Eh bien ! Christophe a fait comme Ruben.

—Mais, mon père, c'est manquer de courage que de ne pas oser résister aux méchans.

—Le courage ne consiste pas à s'exposer inutilement, mais à persévérer dans le bien par toutes sortes de façons, en y mêlant beaucoup de prudence. Vous verrez le bon, le vertueux Christophe venir encore à notre secours.

Claire branla la tête d'un air fort incrédule.

— Tu en doutes aussi, toi, Claire ? dit M. de Saint-Albe.

— C'est que je sais bien ce que j'ai entendu ; je te l'ai dit, Isidore.

— Et quoi ? demanda le comte.

— J'étais dans le jardin de ma maîtresse d'école, auprès d'une palissade qui le ferme de tous côtés. Il y avait deux personnes de l'autre côté de la palissade. Je les entendis parler de toi : cela me les fit écouter avec attention. Ce pauvre M. de Saint-Albe, disait-on, ne reparaîtra peut-être jamais dans ce pays. Que deviendront ses enfans ? Christophe n'a pas perdu la tête dans

tout cela. Il a acheté le château. Voyez l'ingratitude ! M. de Saint-Albe a fait sa fortune. Ces personnes dirent encore bien d'autres choses que je ne pus comprendre ; mais je vis qu'elles blâmaient Christophe de ce qu'il était devenu le maître de notre château.

— Peut-être l'a-t-il acheté pour me le rendre par la suite, ajouta le comte ; il serait peut-être tombé entre les mains d'un autre qui l'aurait démoli ou dégradé, au lieu que Christophe l'entretient proprement. Voyez, poursuivit-il en s'approchant d'une fenêtre, comme les jar-

dins sont en bon rapport ! les appartemens exactement fermés !

Comme il achevait ces paroles, quatre hommes se présentèrent avec un ordre du maire pour amener les enfans chez lui. M. de Saint-Albe fut surpris de cette nouvelle démarche; mais toujours plein de confiance dans le bon fermier, il soupçonna sagement qu'elle lui était nécessaire, et exhorta ses enfans à se soumettre, après leur avoir recommandé tout bas de ne parler à personne de la conversation qu'ils venaient d'avoir.

Claire et Isidore arrivèrent tout en larmes chez Christophe, qui

les envoya coucher de bonne heure sans leur dire une parole. Les deux enfans n'avaient garde aussi de lui parler ; ils le regardaient comme leur persécuteur et celui de leur père. Ils s'affermissaient de plus en plus dans cette opinion, que M. de Saint-Albe avait cherché inutilement à leur ôter. Ils se couchèrent : leurs lits étaient dans la même chambre. Aussitôt que Victoire eut emporté la lampe, Isidore se leva doucement, et alla confier à Claire un projet qu'il venait de concevoir. C'était de s'évader le lendemain matin, et d'aller se cacher aux environs

du château pour tâcher d'y pénétrer de quelque manière.

Christophe, qui avait entendu les petits pieds d'Isidore, voulut savoir ce qu'il faisait. Il entendit le complot, et, prenant une voix menaçante, il s'écria :

— Ah! ah! M. Isidore, je vous prends à former le projet de vous échapper de chez moi; je suis bien aise de le savoir assez à temps pour prendre mes précautions.

En disant ces mots, il ferma la porte à clef, et retourna dans sa chambre. Les deux enfans se mirent à sanglotter jusqu'à ce que le sommeil apaisa leur dou-

leur. Christophe qui les entendait en avait le cœur déchiré ; il avait bien envie d'aller les consoler, mais la prudence le retint. Il aima mieux les affliger un instant pour les rendre heureux toute la suite de leur vie.

Quand Victoire se fut aussi retirée, il sortit seul avec précaution, et se rendit au château. En le voyant, M. de Saint-Albe versa des larmes de joie et de reconnaissance. Il se jeta dans les bras de l'honnête fermier, et le nomma son libérateur. Christophe lui remit un passeport, il le fit s'habiller en paysan, et s'éloigner à la hâte. Le comte

partit après avoir encore serré dans ses bras son ange tutélaire. Ils se donnèrent rendez-vous à Calais. Christophe pria le comte de lui écrire comme s'il était son cousin, afin qu'on ne pût apprendre la vérité, si on venait à décacheter les lettres. Il ferma ensuite les portes du château, remit le comte sur sa route, et retourna chez lui en priant Dieu d'assister l'infortuné voyageur.

Le jour suivant, il pensa à rendre aussi la liberté à ses petits prisonniers; il les trouva appuyés tristement sur le bord d'une petite fenêtre grillée, d'où l'on apercevait un peu le château.

—Eh bien ! monsieur le mutin, dit-il à Isidore, avez-vous encore envie de m'échapper ?

Claire et Isidore baissèrent les yeux.

— Je vous défends, continua Christophe, de sortir de la cour. Si vous me désobéissez, je saurai ce qu'il me restera à faire.

Les enfans gardaient toujours le silence : Christophe les laissa, et alla écrire quelques actes dont il avait besoin. A peine avait-il commencé qu'il vit Claire et Isidore s'approcher de lui d'un air timide. L'affliction répandue sur leurs traits enfantins toucha tellement son cœur, qu'oubliant

la sévérité dont il venait de faire usage, il leur demanda avec tendresse :

— Que voulez-vous, mes chers enfans ?

Cette bonté, à laquelle ils ne s'attendaient pas, leur donna du courage. Ils se précipitèrent d'un commun accord entre les bras de Christophe, les joues toutes couvertes de larmes.

— Mon cher Christophe, notre bon ami, n'avez-vous plus d'amitié pour nous ? Laissez-nous voir notre père ! il sera si content de nous embrasser ! Nous l'aimons tant ! Christophe ! mon bon Christophe !

Ils accompagnaient leur prière des plus tendres caresses. Christophe ne fut plus le maître de son attendrissement. Il serra les deux enfans contre son cœur.

— Mes petits amis, leur dit-il, en s'essuyant les yeux, vous avez raison d'aimer votre père, à Dieu ne plaise que je vous en fasse un crime; mais je ne puis faire à présent ce que vous souhaitez. Prenez patience, mes bons amis, vous le reverrez, si vous vous conduisez bien, et j'espère qu'alors vous ne le quitterez plus.

Ces paroles consolèrent un peu Claire et Isidore: ils em-

brassèrent encore le bon Christophe, et lui promirent de l'obéisssance.

Le comte avait marché rapidement jusqu'au jour. A ce moment il tâcha d'imiter la marche pesante d'un villageois; il évita de passer par Angoulême. Vers le soir, il entra dans une maison pour demander à coucher. On lui fit observer que ce n'était pas une auberge, et qu'il en avait dû trouver plusieurs sur la route. Il feignit une si grande fatigue, que la maîtresse du logis ne voulut pas le laisser retourner. M. de Saint-Albe ne se souciait pas de loger dans une auberge,

dans la crainte d'y trouver des gendarmes, ou quelqu'un qui pût le reconnaître. Il se mit donc à souper. Pendant ce temps le maître arriva ; il salua son hôte, et le regarda fort attentivement. Lorsque le comte eut achevé de souper, le paysan se mit à l'interroger sur son pays, sur le lieu où il se rendait; M. de Saint-Albe répondit suivant les instructions que lui avait données Christophe, et, pour se débarrasser des questions de son hôte, il se fit conduire au lit qu'il devait occuper, désirant partir le lendemain au point du jour.

Le comte venait de s'endormir

lorsqu'il entendit le pas d'un cheval auprès de la maison. Dans la position où il se trouvait, rien ne lui paraissait indifférent. Il craignait que ce cheval n'amenât un persécuteur, et prêta attentivement l'oreille; mais il s'aperçut alors qu'on s'en allait au lieu d'arriver. Tranquillisé par cette découverte, il refermait les yeux lorsqu'un autre bruit le força d'écouter de nouveau. C'était quelqu'un qui entrait tout doucement dans sa chambre. On s'approcha de son lit, et, au moment que le comte allait s'écrier, la voix d'une jeune fille lui demanda s'il dormait : cet accent

enfantin le rassura, et, malgré la surprise qu'il éprouvait, il répondit que non.

—Mon pauvre garçon, reprit la même voix, si vous avez quelque chose à craindre, je vous engage à vous sauver tout de suite de cette maison; car le maître est allé chercher des gendarmes, pour qu'ils visitent votre passeport.

— Que me dites-vous? s'écria le comte avec effroi. Quelle raison lui ai-je donnée de me vouloir du mal?

—L'espoir d'être récompensé, sans doute; il prétend que vous n'êtes point ce que vous parais-

sez ; et, malgré les prières de sa femme, il est parti.

—Ma chère enfant, que je vous ai d'obligation ! Je vois à présent que c'est lui qui montait le cheval que j'ai entendu : mais, hélas ! où irai-je ?

—Je vous conduirai chez mon père, qui est un pauvre charbonnier, dont personne ne se méfie. Quand mon maître reviendra, il ne songera point à moi, et me croira dans mon lit ; j'aurai le temps de revenir sans qu'il s'en aperçoive.

Le comte se trouva prêt et quitta promptement la maison ; ils arrivèrent à une mauvaise

cabane au milieu des bois : un bon vieillard les reçut. Après avoir embrassé la jeune Isabeau qui n'avait que quatorze ans, et demeurait, en qualité de servante, dans la maison du perfide paysan, il offrit au comte son lit, le seul qui fut dans ce misérable lieu.

Isabeau voulut s'en retourner à l'heure même : M. de Saint-Albe lui offrit vainement de la reconduire au moins une partie du chemin ; elle s'y opposa, en l'assurant qu'il lui serait impossible de retrouver la cabane, et qu'elle n'avait rien à craindre : elle refusa aussi l'argent qu'il lui

offrait, et ne voulut accepter qu'une petite bague d'or que le comte portait à son doigt, et qu'il la pria de garder pour l'amour de lui. Cette jeune fille, le cœur satisfait de la bonne action qu'elle venait de faire, s'en alla courageusement toute seule, au milieu de la nuit : la Providence l'accompagna, et la fit arriver sûrement sans qu'on se fût aperçu de son absence.

Le comte n'accepta pas entièrement le lit du vieillard ; mais il consentit à en prendre la moitié, et goûta enfin sans interruption quelques heures de sommeil. Il passa là trois jours pour laisser

croire à ceux qui le cherchaient qu'il n'était plus dans le pays. Pendant ce temps, le bon vieillard ne lui parla que d'Isabeau; il lui vanta sa raison, sa sagesse, l'amour qu'elle avait pour lui : il ajouta qu'il serait heureux, si son ouvrage lui rapportait assez pour garder sa fille auprès de lui, et la voir mariée avant qu'il vînt à mourir. Le comte se promit au fond de son cœur de ne point oublier un vœu si légitime, si jamais il se voyait en état de le satisfaire : il laissa au vieillard l'argent qu'Isabeau avait refusé d'accepter, et continua sa route dangereuse.

M. de Saint-Albe arriva jusqu'auprès de Poitiers sans aucun accident. Là, il vit un homme, qui, ayant pris querelle avec un vieillard, le maltraitait de paroles et d'action, sans avoir égard à son âge. Le comte, indigné, se rangea du côté de l'opprimé, et voulut le défendre : des gendarmes qui arrivaient à Poitiers les emmenèrent tous trois sans vouloir écouter les réclamations du comte. Forcé de montrer son passeport, qui n'était pas régulier, il aima mieux se découvrir que de passer pour un fripon. On l'envoya à Paris avec d'autres émigrés, qui allaient y recevoir

leur condamnation. Avant de partir, il écrivit à Christophe de conduire ses enfans à Paris sans délai, afin qu'il pût les embrasser avant de mourir; il joignait à sa lettre l'adresse de la maison où le fermier devait descendre.

Christophe reçut cette lettre avec la plus grande douleur; il ne chercha plus à se contraindre et appela les deux enfans, qu'il baigna de larmes, en leur apprenant que leur malheureux père était tombé entre les mains des méchans. Claire et Isidore, qui, avec tout le village, le croyaient encore au château, furent aussi surpris qu'affligés de

cette nouvelle. Christophe leur fit comprendre sans peine qu'il les avait toujours aimés : il leur recommanda encore une grande discrétion, et après avois ramassé le plus d'argent qu'il put, il partit avec eux pour Paris sans en rien dire à personne.

Ils arrivèrent à Paris la veille du jugement de M. de Saint-Albe. Christophe, avec de l'argent, obtint la permission de lui conduire ses enfans. Le malheureux comte était sûr d'être condamné ; néanmoins il recommanda à Claire et à Isidore de prier Dieu pour lui. Le bon paysan, toujours zélé, toujours

actif, sentit un tel attendrissement à la vue de ces innocentes créatures prêtes à devenir orphelines, qu'il espéra toucher par leur moyen le cœur endurci des juges : en sortant de la prison, il se fit donc enseigner la demeure du président, et s'y rendit avec Claire et Isidore, qu'il instruisit de son projet. On leur refusa durement la porte : ils se présentèrent inutilement chez deux autres juges; le troisième, enfin, fut accessible. Il était dans un beau salon; son épouse lisait auprès de lui. Christophe entra presqu'aussitôt que le domestique qui lui avait dit d'attendre dans l'anti-

chambre ; il tenait les deux enfans par la main.

— Que voulez-vous, bonhomme ? demanda le juge à Christophe.

— Monsieur, lui dit Isidore en laisant couler quelques larmes, c'est nous qui venons vous supplier de ne pas faire mourir notre père... Nous sommes les enfans de M. de Saint-Albe ; notre mère est morte, si notre père vient à mourir aussi, nous resterons seuls avec Christophe que voilà. Ah ! Monsieur, ne nous refusez pas votre secours ! Notre père est si bon, si charitable, qu'il n'a pu offenser personne : cependant il

sera jugé demain! Nous vous demandons, au nom de Dieu, de nous le rendre!

Claire, trop timide pour parler, avait joint ses deux petites mains; son visage était baigné de pleurs, et ses yeux fixés sur ceux du juge, qu'elle suppliait en silence. Christophe cachait son visage dans son mouchoir; l'épouse du juge avait laissé tomber sur ses genoux son livre ouvert, dont les pages étaient déjà trempées de ses pleurs; le juge seul ne pleurait point, quoiqu'il fût ému : il fronça le sourcil et répondit sèchement que les lois seules pouvaient absoudre ou

condamner ; alors, comme s'il eût craint de contempler plus long-temps cet intéressant spectacle, il entra dans une autre pièce, où il appela aussitôt son épouse.

Christophe et ces jeunes enfans furent obligés de se retirer, n'ayant plus d'espérance qu'en Dieu. Leurs prières ne purent changer la destinée du comte, il fut condamné à mort : il pressa ses enfans contre son cœur, il les bénit ; il embrassa tendrement son digne bienfaiteur.

— Je te donne mes malheureux enfans, lui dit-il, je ne m'inquiète point du rang qu'ils

tiendront un jour ; sois leur père, et rends-les vertueux comme toi, c'est tout ce que je te demande. Dans ce malheureux siècle d'impiété et de cruauté, inspire-leur l'amour de Dieu et des hommes : qu'ils n'oublient jamais que je ne regrette la vie qu'à cause d'eux. Adieu, mes enfans ; mon Isidore, ma Claire, souvenez-vous toujours de moi. Aimez Christophe comme vous m'aimez à présent. Je vais donner à Dieu les derniers instans qui me restent.

Le comte se jeta à genoux ; ses enfans l'imitèrent.

Christophe, qui était descendu pour savoir la cause d'un grand

bruit qu'il entendait, remonta aussitôt, en s'écriant :

— Bénissons Dieu, M. le comte, et vous, mes chers enfans ; le tyran est mort, votre père est sauvé (1) !

Le comte s'évanouit à ces paroles ; il ne put supporter le passage subit de la douleur à la joie. Christophe demanda du secours : on le ranima, et des larmes abondantes soulagèrent son cœur oppressé. Claire et Isidore le couvraient de leurs caresses.

Christophe parvint à découvrir les amis du comte : il em-

(1) Fait historique sous Robespierre.

ploya tout son argent pour lui faire obtenir sa radiation, et acheva enfin le bonheur d'une famille, pour laquelle il avait sacrifié sa fortune et souvent exposé sa vie. Le comte, rétabli dans sa première prospérité, n'oublia point les désirs du père d'Isabeau; il dota lui-même la jeune fille. Christophe voulut remettre au comte le château de Venilles, qu'il n'avait acheté que dans cette intention; le comte ne voulut point l'accepter; mais il exigea que Christophe n'eût point d'autre asile que sa maison : il y vit encore aujourd'hui, respecté et chéri

comme le bienfaiteur de la famille. Il est devenu vieux et infirme ; chacun s'empresse de le servir et de le distraire de ses maux. Isidore qui est marié, en faisant connaître à ses enfans toutes les vertus de Christophe, leur apprend, par cet exemple, qu'un corps difforme peut renfermer une belle âme, qu'il faut toujours craindre d'outrager.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES NOUVELLES



CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.
